

LE SCEAU DE L'AZUR : LES AMANTS DE L'HÉRÉSIE

Studio Pink



Le Sceau de l'Azur : Les Amants de l'Hérésie

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Joute des Égos	4
Chapitre 2 : L'Énigme Partagée	10
Chapitre 3 : Le Masque se Fissure	17
Chapitre 4 : Le Murmure de l'Hérésie	23
Chapitre 5 : L'Attraction Interdite	29
Chapitre 6 : La Nuit des Vérités	30
Chapitre 7 : Le Sacrilège du Baiser	35
Chapitre 8 : L'Ivresse de la Clandestinité	40
Chapitre 9 : L'Ombre du Soupçon	46
Chapitre 10 : Le Dilemme du Cœur	52
Chapitre 11 : La Grande Rupture	58
Chapitre 12 : Les Abîmes de la Solitude	64
Chapitre 13 : Le Sacrifice de l'Azur	71
Chapitre 14 : La Réconciliation des Âmes	77
Chapitre 15 : L'Aube des Exilés	82

Chapitre 1

La Joute des Égos

L'air de l'Académie de l'Azur n'était pas fait d'oxygène, mais d'ambition rance et de poussière de grimoires. Dans les couloirs de marbre veiné de bleu, le silence n'était jamais un repos, c'était une apnée.

Aliénor marchait d'un pas sec, ses talons claquant contre le sol comme une sentence. Elle serrait contre sa poitrine le parchemin scellé de cire noire, celui qu'elle avait dérobé à la section interdite moins de dix minutes plus tôt. Ses doigts tremblaient, non pas de peur, mais d'une excitation électrique qui lui picotait la nuque. Elle avait réussi. Elle tenait la preuve que la chronologie officielle du Sceau était un mensonge.

Et puis, l'odeur l'arrêta net.

Santal, papier glacé et une pointe d'ozone. Une odeur qu'elle aurait pu reconnaître parmi mille autres, une odeur qu'elle détestait autant qu'elle l'obsédait.

— Toujours en train de courir après des fantômes, Aliénor ? Ou est-ce que tu tentes enfin de rattraper ton retard sur moi ?

Elle se figea, ferma les yeux une seconde pour réprimer un soupir exaspéré, puis se tourna. Julian était adossé à une colonne sculptée, la silhouette découpée par la lumière crue tombant des vitraux azur. Il avait cette arrogance naturelle, cette façon de porter son uniforme comme s'il s'agissait d'une armure de soie. Un bouton de sa chemise était ouvert, juste assez pour laisser deviner la naissance d'une clavicule que la lumière semblait vouloir caresser.

— Julian, dit-elle d'une voix qu'elle espérait plus froide que la banquise. Je pensais que tu étais trop occupé à cirer les bottes du Doyen pour remarquer ce qui se passe dans les couloirs.

Il se décolla de la colonne et fit un pas vers elle. Un seul, mais c'était déjà trop. L'espace entre eux se raréfia, chargé de cette tension statique qui faisait dresser les poils sur ses bras.

— Le Doyen est un imbécile, murmura-t-il en penchant légèrement la tête. Mais il a de bonnes archives. Contrairement à celle que tu caches derrière ton dos avec la subtilité d'une novice.

Il s'approcha encore. Elle sentit la chaleur émaner de lui. C'était insupportable. Julian était son miroir sombre, son rival absolu, celui qui, depuis trois ans, lui volait ses mentions, critiquait ses thèses et la poussait dans ses derniers retranchements intellectuels.

— Ce n'est pas pour toi, Julian. Tu n'as pas l'estomac pour ce qu'il y a là-dedans. C'est de l'hérésie pure.

— L'hérésie n'est qu'une vérité qui arrive trop tôt, répliqua-t-il avec un sourire en coin qui fit battre le pouls d'Aliénor au creux de sa gorge. Fais voir.

Il tendit la main. Ses doigts étaient longs, fins, d'une précision de chirurgien. Aliénor recula d'un pas, mais il fut plus rapide. Sa main ne saisit pas le parchemin, elle se posa sur le poignet d'Aliénor.

Le contact fut un choc électrique. La peau de Julian était brûlante, contrastant avec le froid du marbre environnant. Aliénor sentit son souffle se bloquer. Elle aurait dû le repousser, l'insulter, lui rappeler qu'ils étaient les deux meilleurs étudiants de l'Académie et que ce genre de proximité était indigne d'eux. Au lieu de cela, elle

resta pétrifiée, les yeux ancrés dans les siens. Les yeux de Julian étaient d'un gris d'orage, mouchetés d'or, une anomalie chromatique qu'elle avait passée des nuits entières à essayer de rationaliser dans son journal intime.

— Lâche-moi, souffla-t-elle, sans conviction.

— Tu trembles, Aliénor. Est-ce que c'est la peur de te faire prendre... ou est-ce que c'est moi ?

— C'est le dégoût, Julian. Très distinctement.

Il rit, un son bas et rauque qui lui fit vibrer la poitrine. Il ne lâcha pas son poignet. Au contraire, il resserra sa prise, l'attirant imperceptiblement vers lui. Elle pouvait maintenant voir les minuscules cernes sous ses yeux, preuve qu'il n'avait pas dormi non plus, sans doute obsédé par le même mystère qu'elle. Cette pensée la grisa. Ils étaient deux prédateurs chassant la même proie : la vérité.

— Tu sais ce qu'ils disent sur ce document, reprit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant une caresse dangereuse. Ils disent que quiconque lit le Sceau de l'Azur finit par perdre la raison. Ou par s'abandonner à des désirs... peu académiques.

— Tu lis trop de mauvais romans, Julian. C'est de la théologie occulte, pas un manuel de séduction pour étudiants en manque de sensations fortes.

Elle tenta une volte-face, mais il pivota avec elle, la bloquant contre le mur de pierre froide. Le contraste entre le dos glacé d'Aliénor et le corps brûlant de Julian créa un vertige sensoriel. Il posa son autre main contre le mur, juste à côté de son oreille, l'enfermant dans une cage de chair et de santal.

— Je ne cherche pas à te séduire, Aliénor. Je cherche à te battre. À te posséder intellectuellement jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de tes certitudes.

— Alors pourquoi est-ce que tu regardes mes lèvres comme si c'était la seule énigme que tu n'arrivais pas à résoudre ?

Le silence qui suivit fut plus lourd qu'un tome de métaphysique. Julian ne cilla pas. Le défi était là, nu, sauvage. L'hostilité entre eux était si dense qu'elle en devenait physique, une matière tangible qui les liait plus sûrement que n'importe quelle amitié. C'était une joute d'égos, un combat où chaque mot était une lame et chaque regard une provocation.

— Tes lèvres sont une perte de temps, finit-il par dire, son regard descendant effectivement sur sa bouche. Une distraction nécessaire. Mais ce qu'il y a derrière... ce cerveau brillant, tordu, capable de concevoir l'hérésie avant même de savoir l'épeler... C'est ça que je veux détruire.

— Essaie donc, provoqua-t-elle en redressant le menton. Tu finiras par t'y brûler les ailes, Icare.

Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres. Elle pouvait sentir l'humidité de son souffle, voir le tressaillement d'un muscle dans sa mâchoire contractée. À cet instant, l'Académie, le Sceau, le risque d'expulsion, tout disparut. Il n'y avait que cette attraction gravitationnelle, ce besoin viscéral de prouver à l'autre qu'il n'avait aucun pouvoir, tout en étant totalement sous son emprise.

Julian baissa les yeux vers le parchemin qu'elle tenait toujours.

— On le lit ensemble ? proposa-t-il, sa voix ayant perdu de son arrogance pour une urgence presque fébrile.

— Pourquoi je partagerais ma gloire avec toi ?

— Parce que tu n'arriveras pas à traduire le dialecte du Bas-Azur sans moi. Et parce que tu meurs d'envie de voir ma tête quand tu prouveras que j'ai tort.

Elle hésita. C'était un pacte avec le diable. Julian était dangereux, manipulateur, et il représentait tout ce qu'elle méprisait dans l'élite de l'Académie. Mais il était aussi le seul à pouvoir la comprendre. Le seul dont l'intelligence égalait la sienne.

— Si tu essaies de me trahir, Julian, je te jure que je détruirai ta réputation avant même que tu aies le temps de dire "blasphème".

— C'est ce que j'aime chez toi, Aliénor. Ta confiance aveugle en ta propre cruauté.

Il recula enfin, rompant le contact. Le froid envahit immédiatement la place qu'il occupait, laissant Aliénor avec une sensation de vide dérangeante. Il lui fit un signe de tête vers l'escalier dérobé qui menait aux combles de l'Observatoire.

— Après toi, ma chère hérésiarque.

Aliénor rangea le parchemin, ajusta sa veste d'un geste sec pour reprendre contenance, et s'engagea dans l'escalier. Elle sentait le regard de Julian brûler dans son dos, traçant la ligne de ses épaules avec une intensité qui n'avait rien de platonique.

La joute ne faisait que commencer. Ce n'était plus seulement une question de savoir ou de pouvoir. C'était une guerre de tranchées où les cœurs étaient les premières victimes collatérales, et où l'obsession de surpasser l'autre n'était que le masque d'une soif inextinguible de se fondre en lui.

Dans les couloirs de l'Azur, l'ombre de leur fascination mutuelle s'étirait, plus longue et plus sombre que le secret qu'ils s'apprêtaient à déterrer. Ils étaient des amants en devenir, non par choix, mais par nécessité intellectuelle, condamnés à se détruire pour

mieux se trouver.

Elle monta la première marche. Il la suivit de si près qu'elle entendit le froissement de sa manche contre la sienne. Un frisson, cette fois-ci impossible à nier, la parcourut tout entière.

— Julian ? murmura-t-elle sans se retourner.

— Oui ?

— Ne me touche plus jamais comme ça.

— Je ne te promets rien, Aliénor. Absolument rien.

Ils disparurent dans l'obscurité des combles, emportant avec eux le début d'une fin du monde, ou peut-être, d'une révolution.

Chapitre 2

L'Énigme Partagée

L'air des combles était épais, saturé de poussière centenaire et d'une odeur de vieux cèdre qui piquait la gorge. La faible lueur de la lanterne que Julian tenait à bout de bras découpait des ombres mouvantes contre les poutres massives de l'abbaye. C'était un espace hors du temps, un purgatoire pour les objets oubliés.

Aliénor s'avança vers la table centrale, un lourd plateau de chêne noirci par les siècles. Au centre, protégé par un coffre de fer dont la serrure venait de céder sous l'habileté coupable de Julian, reposait le manuscrit.

— On dirait qu'il respire, murmura-t-elle malgré elle.

— C'est l'effet du vélin de chèvre, répondit Julian, sa voix basse vibrant juste derrière son oreille. Ou alors c'est ton imagination qui s'emballe, Aliénor. Tu as toujours eu un penchant pour le mélodrame.

Elle se tourna brusquement, son épaule frôlant le torse du jeune homme. L'espace était trop étroit. Trop privé.

— Et toi, tu as toujours eu un penchant pour l'arrogance. Pose cette lanterne et aide-moi à l'ouvrir. On n'a pas toute la nuit avant que la garde de l'Azur ne fasse sa ronde.

Julian posa la source de lumière. Les reflets dorés dansèrent sur ses traits anguleux, soulignant une mâchoire contractée. Il ne recula pas. Il semblait prendre un malin plaisir à occuper son espace vital, une stratégie d'intimidation qui, Aliénor devait

l'avouer avec agacement, fonctionnait un peu trop bien.

Ils se penchèrent ensemble sur l'ouvrage. Le Sceau de l'Azur n'était pas un simple livre ; c'était un artefact. La couverture était incrustée de lapis-lazuli et de filaments d'argent qui semblaient palpiter sous l'effet de la chaleur humaine.

— Regarde les marges, fit Julian, son ton changeant soudainement. L'ironie disparaissait pour laisser place à la rigueur du chercheur.

Il pointa du doigt une série de glyphes minuscules, presque invisibles à l'œil nu. Aliénor sortit une petite loupe de sa poche, ses doigts tremblant imperceptiblement.

— C'est du syriaque inversé, nota-t-elle. Mais combiné à une structure syntaxique que je n'ai jamais vue... Attends. Ce n'est pas une langue. C'est une partition de fréquences.

Julian s'approcha davantage, leurs têtes se touchant presque. Elle sentait l'odeur de son parfum — quelque chose de froid et de boisé, comme de la mousse après la pluie — mêlée à l'odeur métallique de la vieille encre.

— Une partition ? Tu délires. C'est un traité d'alchimie spéculative, répliqua-t-il, mais sa voix manquait de conviction.

— Regarde les répétitions, Julian ! Les intervalles entre les caractères. Si tu les traduis en ondes, tu obtiens une séquence harmonique. C'est pour ça que personne n'a jamais réussi à le traduire. Ils cherchaient des mots là où il n'y a que de la résonance.

Elle leva les yeux vers lui, ses pupilles dilatées par l'excitation intellectuelle. À cet instant précis, la rivalité qui les brûlait depuis des années s'effaça derrière une reconnaissance mutuelle, brutale et inattendue. Julian la regardait non plus comme une adversaire à abattre, mais comme la seule personne sur cette planète capable de le

suivre dans les abysses de cette énigme.

— Tu es brillante, Aliénor, murmura-t-il. C'est proprement insupportable.

— Et toi, tu es trop têtu pour admettre que j'ai raison.

— Oh, je l'admets. Mais si c'est une fréquence, il nous faut un catalyseur.

Il posa sa main sur le manuscrit. Aliénor fit de même, ses doigts recouvrant les siens. Le contact fut électrique — une décharge physique qui n'avait rien à voir avec le papier. Leurs regards se verrouillèrent. La tension dans la pièce devint presque solide, un fil de soie tendu à l'extrême, prêt à rompre.

— Qu'est-ce que tu fais ? souffla-t-elle.

— Ce qu'on aurait dû faire depuis le début : collaborer. Sans filtres. Sans mensonges.

— On ne sait pas ce qu'on va réveiller, Julian. Ce secret a été enterré pour une raison.

— On est déjà condamnés, Aliénor. On l'était dès le moment où on s'est rencontrés dans cette bibliothèque à seize ans. On est les deux faces d'une même hérésie.

Il fit glisser sa main sous la sienne, paume contre paume. La chaleur de sa peau contre la sienne créait un contraste troublant avec la fraîcheur de la nuit. Elle aurait dû retirer sa main, le gifler pour son audace, ou simplement se concentrer sur le texte. Au lieu de cela, elle croisa ses doigts aux siens.

Le manuscrit sembla réagir. Une vibration sourde monta du bois de la table, remontant le long de leurs bras. Les glyphes commencèrent à luire d'un bleu éthéré, une lumière liquide qui semblait couler dans les veines du livre.

— Mon Dieu... murmura Aliénor.

— Ne l'appelle pas, il n'a rien à voir là-dedans, répondit Julian avec un sourire en coin qui n'atteignit pas ses yeux.

L'air devint soudainement plus rare. Ils étaient si proches qu'elle pouvait sentir le battement de son cœur, ou peut-être était-ce le sien, fusionnant avec le rythme de l'artefact. L'intellect ne suffisait plus ; c'était une expérience viscérale. Aliénor sentit une mèche de ses cheveux frôler la joue de Julian. Il ne bougea pas, mais ses yeux s'assombrirent, passant de l'acier au fusain.

— On doit continuer, dit-elle, sa voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu. On doit déchiffrer la suite.

— Le prix à payer est peut-être plus élevé que ce que tu es prête à donner, rétorqua-t-il. Pour comprendre ce texte, il faut s'abandonner. Tu sais faire ça, toi ? Lâcher le contrôle ?

Le défi était clair. Il ne s'agissait plus de manuscrits ou d'histoire interdite. C'était une mise à nu.

— Tu crois que je suis une petite érudite fragile, Julian ? Tu n'as aucune idée de ce que je suis prête à brûler pour la vérité.

— Prouve-le.

Il réduisit l'espace entre eux d'un millimètre. Juste assez pour qu'elle sente son souffle sur ses lèvres. C'était une torture volontaire, un jeu de pouvoir où le désir était l'arme ultime. Aliénor sentit une vague de chaleur envahir son ventre, une sensation qu'elle avait passée sa vie à réprimer.

Soudain, le livre émit un claquement sec, comme une pierre se brisant. Une page se tourna d'elle-même, révélant une illustration centrale : deux figures entrelacées, entourées de flammes d'azur. Ce n'était pas une image religieuse. C'était une célébration de la fusion, de la destruction de l'ego par l'autre.

— Le Sceau... murmura Julian, sa voix brisée par l'étonnement. Ce n'est pas un symbole de pouvoir. C'est un pacte de sang.

Aliénor sentit un frisson de terreur, mêlé à une excitation sauvage. Ils venaient de franchir un point de non-retour. En posant les mains sur ce manuscrit ensemble, ils avaient lié leurs destins d'une manière que même la mort ne pourrait peut-être pas dénouer.

— Julian, regarde...

Le texte changeait sous leurs yeux, les glyphes se réorganisant pour former des phrases en français moderne. C'était impossible. C'était de la magie, ou une technologie si avancée qu'elle en avait l'air.

« Celui qui cherche l'Azur doit d'abord se perdre dans le reflet de son ennemi. »

Julian lâcha un rire bref, sans joie.

— On dirait que l'univers a un sens de l'humour très cynique. On est coincés l'un avec l'autre, Aliénor. Jusqu'à la fin.

— C'est mon pire cauchemar, répondit-elle, tout en resserrant sa prise sur sa main.

— Mensonge. C'est la seule chose qui te fait te sentir vivante.

Il s'approcha encore, son nez effleurant le sien. La tension était devenue une douleur

exquise, un besoin d'effacer la distance, de transformer cette haine compétitive en quelque chose d'autre, de plus sombre et de plus profond.

— Si on fait ça, reprit-elle dans un souffle, si on déchiffre ce secret, l'Azur nous traquera jusqu'aux confins de la terre. Ils ne laisseront personne posséder ce savoir.

— Qu'ils viennent, dit Julian, ses yeux fixés sur ses lèvres. On aura au moins eu le mérite de les faire trembler.

Il ne l'embrassa pas. Pas encore. C'était trop tôt, trop facile. Au lieu de cela, il se recula brusquement, brisant le contact physique mais laissant derrière lui un vide insupportable.

— Page 42, fit-il, reprenant son masque de chercheur impassible, bien que sa respiration soit encore saccadée. La structure change encore. On a besoin d'une lampe plus puissante et de ton carnet de notes.

Aliénor resta un instant pétrifiée, le cœur battant à tout rompre, la paume encore brûlante de son contact. Elle détestait la facilité avec laquelle il pouvait basculer du désir à la froideur clinique. Mais elle savait qu'elle faisait la même chose. C'était leur armure.

— On ne s'arrête pas, dit-elle en ouvrant son sac d'une main fébrile. On continue jusqu'à ce que le soleil se lève ou que les murs s'écroulent.

— C'est ce que j'aime chez toi, Aliénor. Tu n'as aucun sens de la modération.

Ils se replongèrent dans l'ombre et la lumière de la lanterne, deux amants de l'hérésie liés par un crime intellectuel, ignorant encore que ce qu'ils venaient de réveiller dans le manuscrit n'était rien comparé à ce qu'ils venaient de libérer entre eux.

Dans le silence des combles, seule la plume d'Aliénor grattant le papier répondait au souffle court de Julian. Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que l'énigme, le bleu de l'Azur, et cette tension insupportable qui menaçait de tout consumer.

Chapitre 3

Le Masque se Fissure

CHAPITRE : Le Masque se Fissure

L'air dans les combles était devenu une substance solide, un mélange de poussière électrisée et d'ozone. La petite lanterne à huile, posée en déséquilibre sur un tas de grimoires, projetait des ombres démesurées sur les poutres séculaires, transformant la pièce en une cage dorée et vacillante.

Aliénor sentait la brûlure du regard de Julian sur sa nuque, une sensation plus vive que la chaleur de la flamme. Elle s'efforçait de se concentrer sur le parchemin, mais les caractères latins dansaient devant ses yeux. L'odeur de Julian — un mélange de papier froid, d'encre ferreuse et de quelque chose de plus personnel, de plus sauvage, comme le bois de cèdre après la pluie — parasitait ses sens.

— Tu as sauté une ligne, murmura Julian. Sa voix était proche, trop proche.

Elle sentit son souffle effleurer le lobe de son oreille. Un frisson traître remonta sa colonne vertébrale. Elle serra sa plume au point de s'en blanchir les phalanges.

— Je sais ce que je fais, Julian. Ne joue pas les tuteurs avec moi.

— Ce n'est pas du tutorat, Aliénor. C'est de la survie. Si tu traduis mal cette incantation, on ne risque pas une mauvaise note, on risque l'excommunication. Ou pire : l'oubli.

Il tendit le bras pour pointer un mot du doigt. Sa manche de lin frôla le poignet

d'Aliénor. Un contact électrique, bref mais suffisant pour briser le rythme de sa respiration. Elle posa brusquement sa plume, tachant de noir le bord du vélin.

— Qu'est-ce que tu cherches vraiment ? demanda-t-elle en se tournant vers lui, ses yeux brûlant d'une intensité fiévreuse. On fait semblant d'être des partenaires de crime, des érudits obsédés par la vérité. Mais derrière cette arrogance de fils de bonne famille, derrière le masque du prodige cynique... qu'est-ce qu'il y a ?

Julian se recula d'un pouce, son visage tombant dans l'ombre. Le silence qui suivit fut lourd, rythmé seulement par le craquement de la charpente qui travaillait sous le poids de la nuit. Son sourire habituel, ce rictus de supériorité qui l'exaspérait tant, ne revint pas. À sa place, il y avait une rigidité nouvelle, une fragilité de verre prêt à éclater.

— Ce qu'il y a ? répéta-t-il, sa voix descendant d'une octave. Il y a le vide, Aliénor. Une attente insupportable. Mes parents n'ont pas acheté mon admission ici pour que je devienne un homme, mais pour que je devienne un trophée. Chaque mot que j'écris, chaque mystère que je résous, c'est une pierre de plus que je pose pour ne pas qu'ils voient que la fondation est creuse.

Il rit, un son sec et sans joie.

— Tu penses que je suis arrogant ? Je suis terrifié. Terrifié à l'idée qu'un jour, quelqu'un comme toi me regarde et ne voie rien d'autre qu'un décor de théâtre.

Aliénor resta interdite. Elle s'attendait à une joute verbale, à une réplique cinglante sur son propre manque de sang-froid. Elle n'était pas préparée à cette mise à nu. Elle vit, pour la première fois, la fatigue sous ses yeux, la tension dans ses épaules qu'il essayait toujours de camoufler par une posture nonchalante.

— On est donc deux, murmura-t-elle, sa propre voix se brisant légèrement.

Elle baissa les yeux vers ses mains tachées d'encre.

— Ma mère me disait que le savoir était la seule arme pour une femme de mon rang si elle ne voulait pas finir comme un bibelot dans le salon d'un duc. J'ai passé ma vie à construire une forteresse de mentions "Très Bien" et de citations latines. Je pensais que si je devenais indispensable à la science, je deviendrais... réelle.

Elle leva les yeux vers lui, cherchant une trace de moquerie. Elle ne trouva qu'une attention dévorante.

— Mais plus j'apprends, plus j'ai l'impression de m'effacer derrière les livres. Ce soir, avec ce manuscrit, avec... toi... c'est la première fois que je me sens vivante. Et c'est ce qui me fait le plus peur.

L'aveu resta suspendu entre eux, plus dangereux que n'importe quelle hérésie écrite sur le papier. L'ambition, ce moteur froid qui les avait poussés l'un vers l'autre, se transformait en une sympathie visqueuse et troublante. Ils n'étaient plus les deux meilleurs étudiants de l'académie en train de piller un secret interdit. Ils étaient deux imposteurs se reconnaissant dans le miroir de l'autre.

Julian tendit la main, hésitant, puis posa ses doigts sur la joue d'Aliénor. Sa peau était chaude, ses doigts rugueux de l'habitude de manier le papier et le stylet. Il ne chercha pas à l'embrasser. Il chercha juste à s'ancrer.

— On est des monstres, Aliénor, souffla-t-il. On préfère détruire nos vies pour une vérité vieille de trois siècles plutôt que de vivre une existence normale et médiocre.

— La normalité est une insulte, répondit-elle en inclinant légèrement la tête contre sa paume.

Elle ferma les yeux un instant, savourant ce contact qui n'avait rien de clinique, rien de calculé. C'était une reconnaissance de dette. Une trêve dans leur guerre d'ego. L'odeur de la poussière sembla s'adoucir, remplacée par la chaleur humaine qui émanait d'eux.

— Regarde-moi, dit Julian.

Elle rouvrit les yeux. Le visage de Julian était à quelques centimètres du sien. Le masque de marbre avait bel et bien volé en éclats. Elle voyait la pupille dilatée, le tremblement imperceptible de sa lèvre inférieure. Il était là, entier, dépouillé de sa morgue.

— Si on continue ce soir, dit-il d'une voix sourde, il n'y aura plus de retour en arrière. On ne sera plus seulement des complices de bibliothèque. On sera... liés par quelque chose que personne ne pourra comprendre. Tu es prête à perdre ton armure ?

Aliénor sentit son cœur cogner contre ses côtes, un tambour de guerre. Elle savait qu'il ne parlait pas seulement du manuscrit. Il parlait de ce qui bouillonnait entre eux depuis leur première rencontre dans le grand amphithéâtre, cette tension qui les poussait à se surpasser, à se détester, à se désirer.

— Mon armure me pesait trop lourd, Julian, répondit-elle dans un souffle.

Elle attrapa sa main, celle qui était sur sa joue, et entrelaça ses doigts aux siens. Leurs paumes, toutes deux marquées par l'encre, fusionnèrent. C'était leur propre sceau, leur propre contrat occulte.

— Montre-moi la suite, ordonna-t-elle avec un regain de cette autorité qui lui était propre, mais cette fois, son regard était doux. Montre-moi ce que l'Azur cache.

Julian esquissa un sourire, mais cette fois, c'était un vrai sourire, de ceux qui

atteignent les yeux et y déposent une lueur de vulnérabilité.

— Le passage suivant parle de la "Lumière Intérieure", celle qui brûle ceux qui n'osent pas la regarder en face.

— On a déjà commencé à brûler, Julian. On peut bien continuer.

Ils se penchèrent à nouveau sur le manuscrit, épaule contre épaule. La tension n'avait pas disparu, elle s'était transmutée. Elle n'était plus une barrière, mais un conducteur. Chaque frôlement de leurs vêtements, chaque échange de regards pour vérifier une traduction, chaque silence partagé devenait une confession muette.

Dehors, le vent de nuit hurlait contre les ardoises du toit, mais dans ce petit sanctuaire d'ombre et de cuir, le temps s'était arrêté. Ils n'étaient plus les amants de l'hérésie par simple curiosité intellectuelle. Ils l'étaient par nécessité. Parce que dans ce monde froid qui exigeait la perfection, ils venaient de trouver la seule chose plus précieuse que le savoir : un autre être aussi brisé et affamé qu'eux.

Aliénor reprit sa plume. Sa main ne tremblait plus. Julian posa une main sur son épaule, un ancrage solide, une promesse silencieuse.

Le Masque de l'Azur commençait à livrer ses secrets, mais c'était le masque de leur propre cœur qui, ce soir-là, s'était définitivement brisé sur le sol de poussière des combles. Et dans les décombres, une sympathie nouvelle, aussi coupante et brillante qu'un éclat de verre, venait de naître.

— Page 42, commença Julian, la voix plus assurée. "Là où le sang rencontre l'esprit, l'Azur devient chair."

— Alors faisons en sorte qu'il soit magnifique, répondit Aliénor en plongeant sa plume dans l'encrier.

La nuit ne faisait que commencer, et le soleil, quand il se lèverait, ne retrouverait plus jamais les deux étudiants qu'il avait laissés la veille. Ils étaient devenus autre chose. Une seule entité, nourrie de secrets et de blessures partagées, prête à consumer l'université entière pour protéger ce qu'ils venaient de découvrir l'un chez l'autre.

Chapitre 4

Le Murmure de l'Hérésie

CHAPITRE : Le Murmure de l'Hérésie

L'air des combles était saturé d'une odeur de poussière séculaire et d'encre fraîche, un mélange âcre qui piquait la gorge d'Aliénor. La lueur de l'unique bougie vacillait, projetant sur les murs décrépis des ombres qui ressemblaient à des doigts crochus cherchant à s'emparer de leurs secrets. Julian était si proche qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son torse, une radiation rassurante contre son épaule.

— Page 42, répéta-t-elle à voix basse, comme si le simple fait de prononcer le chiffre pouvait invoquer les démons de l'Université.

Ses yeux parcoururent les lignes calligraphiées en un latin corrompu, entrelacé de symboles qu'aucune main pieuse n'aurait dû tracer. Le **Masque de l'Azur** ne se contentait pas de décrire des rituels ; il murmurait une sédition métaphysique.

— « Là où le sang rencontre l'esprit, l'Azur devient chair », lut Julian par-dessus son épaule.

Sa voix était un grondement sourd qui fit vibrer les vertèbres d'Aliénor. Elle sentit son souffle court effleurer la peau de son cou, juste sous l'oreille, là où son pouls battait la chamade.

— Ce n'est pas une métaphore, Julian, murmura-t-elle en posant son index sur un diagramme complexe représentant un corps humain dont les veines semblaient s'échapper de la peau pour tisser une toile d'araignée céleste. Ils parlent de

transmutation. De devenir des réceptacles.

Julian laissa échapper un rire bref, sans joie, qui coupa net le silence de la nuit.

— Si le Recteur voit ça, il ne se contentera pas de nous renvoyer. Il nous fera effacer de la création. Le « sang qui rencontre l'esprit », c'est la définition exacte de l'hérésie de l'Unité. Celle pour laquelle on a brûlé trois mille personnes à la Grande Purge de l'An Neuf.

Aliénor se tourna vers lui. Leurs visages n'étaient séparés que par quelques centimètres de pénombre. Elle voyait l'éclat sombre de ses pupilles, l'infime cicatrice qui barrait son sourcil gauche, et cette moue ironique qu'il utilisait pour masquer sa terreur. Il sentait le cèdre, le papier sec et cette odeur métallique, presque électrique, qui semblait émaner du livre lui-même.

— Tu as peur ? demanda-t-elle, un défi brillant dans le regard.

— J'ai une sainte horreur des barbecues dont je suis l'ingrédient principal, Aliénor. On joue avec de la dynamite théologique.

Il se redressa, faisant les cent pas dans l'espace exigü, évitant les piles de vieux manuscrits. Ses bottes grinçaient sur le plancher vermoulu.

— On devrait brûler ce livre. Maintenant. Avant que les Vigiles de l'Inquisition ne fassent leur ronde de minuit. S'ils voient de la lumière sous les toits de l'aile Ouest, on est morts.

Aliénor ne bougea pas. Elle fixa ses doigts, tachés d'une encre bleue-noire qui refusait de s'effacer, comme si la connaissance pénétrait déjà ses pores.

— On ne peut pas, répondit-elle d'une voix étrangement calme. Parce que tu as lu

comme moi la suite. "La vérité ne se donne qu'à ceux qui acceptent d'être consumés."
Julian, regarde-moi.

Il s'arrêta et plongea son regard dans le sien.

— Ce livre ne parle pas de magie interdite, continua-t-elle. Il parle de nous. De ce que nous ressentons depuis qu'on a ouvert ce coffre. Ce lien... cette sympathie dont parlait le texte... Ce n'est pas un accident. On a été choisis par la coïncidence la plus effroyable de l'histoire.

Soudain, un bruit sourd résonna en bas. Un claquement de porte. Puis le son régulier, pesant, de pas ferrés sur les dalles du cloître.

Le sang d'Aliénor se glaça. Elle reconnut ce rythme. Le pas des Vigiles. Le pas de l'Inquisition.

— Éteins-la, souffla Julian.

Il ne lui laissa pas le temps de réagir. Sa main s'abattit sur la bougie, étouffant la mèche entre ses doigts sans même tressaillir. L'obscurité devint totale, épaisse comme du velours. Dans le silence oppressant, leurs respirations devinrent le seul repère.

Aliénor sentit la main de Julian chercher la sienne dans le noir. Quand leurs doigts se rencontrèrent, ce fut comme un choc électrique. Il l'attira contre lui, l'acculant contre la table de travail. Elle pouvait entendre les battements frénétiques de son cœur à lui, répondant en écho au sien.

— S'ils montent... commença-t-elle dans un souffle.

— Chut.

Il se colla à elle, son corps formant un bouclier de chair et d'os. Aliénor ferma les yeux, se concentrant sur les sensations : le grain rugueux de sa chemise contre son visage, l'odeur de sa peau, la pression de ses bras. C'était une intimité née de la survie, une proximité qui transcendait les convenances de l'Université.

En bas, les pas s'arrêtèrent. Une voix rauque s'éleva, étouffée par la distance.

— Rien à signaler dans l'aile Ouest. On passe aux laboratoires.

Le bruit des bottes s'éloigna lentement. La tension ne quitta pas leurs corps pour autant. Aliénor sentit Julian relâcher doucement sa pression, mais il ne s'écarta pas. Dans le noir, il n'y avait plus de Julian le cynique, plus d'Aliénor la studieuse. Il n'y avait que deux âmes nues, liées par un secret qui pouvait les réduire en cendres.

— Ils finiront par nous trouver, dit Julian, sa bouche si proche de la tempe d'Aliénor qu'elle sentit ses lèvres frôler ses cheveux. Tu le sais. Ce n'est qu'une question de temps. L'Inquisition a du flair pour ce genre d'odeur. L'odeur du doute.

Aliénor se dégagea légèrement pour pouvoir lever les yeux vers là où elle devinait son visage.

— Alors on doit être plus rapides qu'eux. On doit comprendre ce qu'est cet Azur avant qu'ils ne comprennent qu'on l'a trouvé.

— Tu me proposes un pacte ? murmura-t-il. Une alliance de parias ?

— Je te propose de ne pas mourir seul.

Julian laissa échapper un soupir qui ressemblait à un abandon. Il reprit sa main, mais cette fois, il ne se contenta pas de la tenir. Il entrelaca leurs doigts, serrant si fort que cela en devenait douloureux.

— Très bien, Aliénor. Mais sache une chose. Si on fait ça, il n'y a pas de retour en arrière. On ne sera plus jamais les "étudiants" de cette faculté. On sera des hérétiques. On se mentira à tout le monde, on se mentira peut-être à nous-mêmes, mais on ne pourra plus jamais se lâcher la main. Parce que si l'un de nous tombe, l'autre finit sur le même bûcher.

— C'est la proposition la plus romantique qu'on m'ait jamais faite, répliqua-t-elle avec une pointe de cette ironie mordante qu'il affectionnait tant.

Elle sentit Julian sourire dans l'ombre. Un sourire dangereux, affamé.

— Tu es insupportable, dit-il.

— Et tu es terrifié. Ça nous fait un point commun de plus.

Il s'approcha encore, sa main libre remontant le long de son bras pour venir se nicher dans sa nuque. Son pouce caressa doucement l'attache de ses cheveux. La tension changea de nature, passant de la peur pure à quelque chose de plus chaud, de plus lourd, un désir teinté de désespoir.

— On signe avec quoi ? demanda-t-il, la voix soudain enrouée. Avec du sang ?

— Avec la vérité, répondit-elle. Dis-moi ce que tu as vu, Julian. Pas dans le livre. En toi. Depuis qu'on a ouvert ce sceau.

Il marqua un silence. Dans la rue, au loin, une cloche sonna les matines.

— J'ai vu la fin du monde, avoua-t-il. Et j'ai vu que je n'avais plus peur, tant que tes yeux reflétaient les flammes.

Aliénor sentit un frisson la parcourir de la tête aux pieds. Ce n'était pas une déclaration d'amour, c'était une déclaration de guerre contre l'ordre établi. Elle posa sa main sur le torse de Julian, sentant la solidité de sa résolution.

— Alors c'est scellé, dit-elle.

Elle se haussa sur la pointe des pieds. Elle ne cherchait pas ses lèvres, pas encore. Elle appuya son front contre le sien, scellant leur pacte dans l'obscurité des combles.

— Nous sommes les Amants de l'Hérésie désormais, Julian. Et l'Azur sera notre couronne ou notre linceul.

— Tant que c'est nous qui choisissons, répondit-il, je m'en moque.

Il frotta une allumette. La petite flamme bleue — étrangement bleue — naquit entre eux, illuminant leurs visages déterminés. Le livre, sur la table, semblait palpiter sous l'effet de cette nouvelle lumière. Les secrets de la page 42 n'étaient que le début.

Aliénor reprit la plume. Elle ne tremblait plus du tout. Elle plongea la pointe dans l'encrier et, juste au-dessous du texte sacré, elle traça un cercle parfait qui entourait leurs deux noms.

Le murmure de l'hérésie venait de devenir un cri de ralliement. Dans le silence de l'Université endormie, deux ombres venaient de vendre leur âme pour une vérité plus brillante que le soleil, et plus noire que l'abîme.

— Continuons, dit-elle. La nuit est encore longue, et nous avons un monde à profaner.

Chapitre 5

L'Attraction Interdite

Chapitre 6

La Nuit des Vérités

L'air de la Bibliothèque Interdite avait le goût du papier séché et de la magie rance. C'était une atmosphère lourde, saturée de secrets qui ne demandaient qu'à s'échapper des reliures en cuir de dragon.

Isolde fit glisser le bout de ses doigts sur les tranches dorées, le bruit de ses pas étouffé par l'épaisse couche de poussière. Derrière elle, l'obscurité de la nef semblait respirer. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qu'il était là. L'odeur de la pluie sur le métal froid et de la bergamote musquée — son sillage personnel, celui qu'elle avait appris à traquer dans chaque couloir de l'Académie — la fit frissonner.

« On t'exécutera pour ça, Isolde. »

La voix d'Elias était un murmure grave, une lame de velours qui lui trancha la nuque. Elle se retourna lentement. Il se tenait à deux pas, à peine visible dans la pénombre, sa silhouette découpée par le halo bleuté du Sceau de l'Azur qui palpitait au plafond, à vingt mètres plus haut.

« On nous exécutera tous les deux, alors, répondit-elle d'un ton qu'elle aurait voulu plus ferme. À moins que tu ne sois ici que pour me dénoncer ? »

Elias s'avança dans la faible lumière. Son uniforme de Gardien du Sceau était déboutonné au col, une vision d'un débraillé scandaleux pour l'homme le plus rigide du royaume. Ses yeux brûlaient d'un éclat qu'elle n'avait jamais vu en dix ans de rivalité.

« Te dénoncer ? » Il eut un rire sec, sans joie. « Ce serait trop simple. J'ai passé ma vie à essayer de te surpasser, Isolde. Si je te livre maintenant, je perds ma seule raison de me lever le matin. »

Elle sentit la colère monter, ce bouclier si familier, si confortable. « C'est tout ce que je suis pour toi ? Une cible ? Un record à battre ? »

Il se rapprocha encore. Trop près. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, un contraste violent avec le froid glacial de la pierre. Il tendit une main, ses doigts gantés effleurant la mèche de cheveux rebelle qui barrait le visage d'Isolde. Elle ne recula pas. Elle était incapable de bouger.

« Tu es une obsession », cracha-t-il, et le mot résonna comme une confession coupable. « Une maladie. Je hais la façon dont tu tournes les pages de tes grimoires. Je hais cette petite ride qui apparaît entre tes sourcils quand tu penses avoir raison. Et par les Saints, je hais la manière dont tu me regardes, comme si j'étais un simple obstacle sur ta route vers l'hérésie. »

Isolde sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme sauvage, désordonné. Elle saisit le revers de son uniforme, le tirant vers elle avec une soudaineté qui le fit basculer.

« Tu crois que c'est facile de te détester ? » siffla-t-elle, les yeux mouillés de rage. « Chaque fois que tu entrais dans une salle, j'analysais chaque centimètre de ta posture. J'ai mémorisé tes rituels, tes tics de langage, la fréquence de ton pouls quand tu lances un sortilège complexe. Je n'ai jamais voulu te battre, Elias. Je voulais que tu m'obliges à être meilleure. »

La tension entre eux était devenue physique, une corde tendue à rompre dans l'étroitesse de l'allée. L'odeur d'encre et de vieille magie se mêlait maintenant à celle, plus humaine, de leur transpiration et de leur souffle court.

« Tu m'admires », murmura-t-il, un défi dans la voix.

« Je te vénère », corrigea-t-elle dans un souffle, l'aveu lui déchirant la gorge. « C'est mon hérésie la plus profonde. Bien pire que les livres que je suis venue voler. »

Le silence qui suivit fut plus assourdissant qu'une explosion. Elias la fixa, ses pupilles dilatées dévorant l'iris. Le masque de haine qu'il portait depuis leur première rencontre à l'âge de dix ans se fissurait, révélant une vulnérabilité brute, presque obscène.

« On a gâché tellement de temps », dit-il d'une voix soudainement brisée.

Ses mains, enfin nues, encadrèrent le visage d'Isolde. Sa peau était chaude, rugueuse, réelle. Ce n'était plus le rival distant, l'arrogant prodige du Sceau de l'Azur. C'était un homme qui se noyait et qui voyait en elle sa seule bouée.

« Dis-le encore », exigea-t-il.

« Je te hais parce que je ne peux pas m'empêcher de t'étudier comme un texte sacré, Elias. Je te hais parce que tu es le seul miroir dans lequel je ne me sens pas seule. »

Il ne répondit pas avec des mots. Il s'empara de ses lèvres avec une faim qui n'avait rien de noble, rien de courtois. C'était un choc frontal, une collision de dix années de frustrations, de regards volés et de duels magiques transformés en préliminaires inavoués.

Le dos d'Isolde heurta l'étagère des chroniques interdites. Un volume tomba au sol dans un bruit sourd, mais aucun d'eux ne s'en soucia. Elle passa ses bras autour de son cou, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres, tandis qu'il pressait son corps contre le sien comme s'il voulait fusionner leurs deux essences.

Le baiser avait le goût du fer et du désespoir. C'était électrique, sensoriel au point d'en devenir douloureux. Isolde sentait le métal froid de la boucle de sa ceinture contre sa taille, le froissement de la soie de sa propre robe, et surtout, ce grondement sourd dans la poitrine d'Elias, un son qui disait que lui aussi, il abandonnait tout.

Il descendit ses baisers dans le creux de son cou, sa respiration brûlante marquant sa peau de taches de feu.

« Si nous sortons d'ici, nous serons des traîtres », murmura-t-il contre sa gorge.

« Nous le sommes déjà depuis le moment où nous avons cessé de nous battre pour commencer à nous désirer », répondit-elle en renversant la tête en arrière, les yeux clos sous l'effet de la vague de plaisir qui la submergeait.

Le Sceau de l'Azur, là-haut, sembla briller plus fort, une sentinelle silencieuse témoin de leur chute. Dans cette bibliothèque où la vérité était censée être enfermée sous clé, ils venaient de libérer la plus dangereuse de toutes.

Elias se redressa légèrement, son front appuyé contre le sien. Ses yeux étaient sombres, hantés, mais habités d'une clarté nouvelle.

« Je ne te laisserai pas brûler seule », jura-t-il.

« Alors assure-toi que l'incendie soit assez grand pour que tout le royaume le voie. »

Elle le ramena à elle, cherchant à nouveau sa bouche. Dans l'ombre des étagères millénaires, la haine était morte, laissant place à une vérité bien plus terrifiante : ils n'étaient plus les serviteurs de l'Ordre, ni les amants de la discorde. Ils étaient deux hérétiques liés par un sceau que personne ne pourrait jamais briser.

La nuit ne faisait que commencer, et les livres interdits, témoins muets de leurs caresses, semblaient frémir d'une joie maléfique. La vérité ne libère pas toujours ; parfois, elle vous enchaîne à l'autre d'une manière que seule la mort peut défaire.

Isolde resserra son étreinte, savourant chaque contact, chaque millimètre de peau partagée. Dans le silence sacré de la bibliothèque, seul le bruit de leurs souffles mêlés et le battement de leurs cœurs à l'unisson racontaient l'histoire de leur déchéance. Une déchéance qui n'avait jamais semblé aussi divine.

Chapitre 7

Le Sacrilège du Baiser

Chapitre : Le Sacrilège du Baiser

L'air de la Grande Bibliothèque n'était plus composé d'oxygène et de poussière de parchemin. Il était devenu une substance lourde, saturée d'ozone et de non-dits, un fluide électrique qui menaçait d'embraser les rayonnages de chêne millénaire au moindre frottement.

Isolde sentait le souffle d'Elian sur ses lèvres, une promesse de tempête. Elle avait passé des années à le détester, à étudier ses failles comme on étudie les points faibles d'une armure. Elle connaissait la courbe de sa mâchoire par pur mépris tactique, et l'éclat sombre de ses yeux par défi souverain. Mais ici, sous les voûtes sacrées où le silence était la seule prière autorisée, la haine avait muté. Elle s'était transformée en une faim dévorante, une urgence biologique et spirituelle qui rendait toute résistance pathétique.

— Tu réalises ce qu'on fait ? murmura-t-il. Sa voix était un râle, une corde frottée trop fort. On ne revient pas d'ici, Isolde. Si je te touche, le Sceau de l'Azur nous marquera comme traîtres avant même que le soleil se lève.

— Le Sceau nous a déjà marqués, Elian, répliqua-t-elle dans un souffle. On est déjà damnés. Autant mériter notre place en enfer.

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Elle réduisit les derniers millimètres qui les séparaient, non pas avec la douceur d'une amante, mais avec la fureur d'une conquérante.

Le choc de leurs lèvres fut un sacrilège.

Ce n'était pas un baiser de conte de fées. C'était une collision. Un impact de métal contre métal. Le goût d'Eliau était un mélange de vin âpre, de cuir de voyage et de cette odeur de froid qui collait à la peau de ceux qui avaient trop longtemps traqué les ombres. C'était le goût du danger, de la vérité interdite que l'on hurle dans le vide.

Isolde sentit les mains d'Eliau remonter dans son cou, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux avec une brutalité qui la fit frémir. Il la pressa contre le montant d'une étagère, et le bois sculpté lui mordit les omoplates. Elle s'en moquait. Elle aurait voulu que le mur s'effondre, que la bibliothèque entière s'écroule sur eux, tant que ce contact ne s'arrêtait pas.

Elle passa ses bras autour de son cou, ses ongles s'ancrant dans le tissu épais de son pourpoint. Elle cherchait à le fusionner à elle, à effacer la frontière entre leurs deux corps, entre leurs deux hérésies.

Dans cet échange, il y avait tout ce qu'ils s'étaient interdit de dire. Il y avait les nuits de garde passées à s'épier, les duels où leurs lames étincelaient de reproches, et cette fascination morbide qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre depuis leur première rencontre au Grand Conseil. Chaque mouvement de sa langue contre la sienne était une page arrachée aux dogmes de l'Ordre.

Eliau se recula d'un pouce, juste assez pour ancrer son regard dans le sien. Ses yeux, d'habitude si froids, si calculateurs, brûlaient d'un éclat sauvage.

— Tu es une toxine, Isolde, lâcha-t-il, le souffle court. Tu as empoisonné chaque pensée pieuse que j'ai jamais eue.

— Et tu es mon châtement, répondit-elle avec un sourire provocateur qui tremblait

malgré elle. Alors finis-en. Détruis-moi tout à fait.

Il grogna — un son animal, primitif — et l’embrassa à nouveau, avec une possession plus profonde cette fois. Sa main descendit dans le bas de son dos, la tirant contre lui, l’obligeant à sentir la tension de ses muscles, la réalité de son désir qui ne connaissait plus de loi. Sous ses doigts, la robe de soie d’Isolde semblait n’être qu’une barrière dérisoire, une insulte à l’urgence de leurs peaux.

L’odeur d’encens froid qui imprégnait les lieux fut balayée par celle, plus chaude, de leur excitation. Isolde ferma les yeux, et pour la première fois de sa vie, elle ne vit pas les lignes de code du Sceau de l’Azur, ni les préceptes de l’Ordre. Elle ne vit que des traînées de feu, des nébuleuses de pourpre et d’or. Elle se sentait tomber, mais la chute était si enivrante qu’elle en oubliait la certitude de l’impact au sol.

Ils étaient les amants de l’hérésie, et ce baiser était leur baptême de sang.

Elian fit glisser ses lèvres le long de sa mâchoire pour venir mordre doucement le lobe de son oreille, la faisant gémir. Le son s’éleva, résonnant sous les voûtes comme une note dissonante dans une cathédrale.

— Ils vont nous traquer, murmura-t-il contre sa peau, sa voix vibrant dans la gorge d’Isolde. Ils ne s’arrêteront pas avant d’avoir purifié nos cendres.

— Qu’ils viennent, répondit-elle en renversant la tête, offrant son cou à ses baisers. Ils trouveront deux monstres qui n’ont plus rien à perdre.

Elle sentit la main d’Elian remonter sur sa cuisse, écartant le tissu lourd de sa jupe. Le contact de sa paume chaude sur sa peau nue provoqua une décharge électrique qui lui coupa le souffle. C’était le point de non-retour. Avant ce geste, ils auraient pu feindre. Ils auraient pu mentir, dire que c’était un moment de faiblesse, une erreur de jugement due à la fatigue. Mais ce contact-là, cette intimité cherchée avec une telle

faim, c'était la signature de leur arrêt de mort.

Et pourtant, jamais Isolde ne s'était sentie aussi vivante.

Elle se sentait libérée de la prison de verre de la perfection. Elle n'était plus l'Élue, la gardienne de la pureté, la sainte de l'Azur. Elle était une femme faite de chair, de désir et de colère.

Elian s'écarta légèrement, son front appuyé contre le sien. Leurs respirations étaient deux tempêtes se rejoignant en un seul souffle. Il la regardait comme s'il la voyait pour la première fois, dépouillée de ses titres, de sa superbe, ne gardant que cette vulnérabilité farouche qui le rendait fou.

— Tu m'as eu, dit-il avec un rire amer et sombre. Depuis le début. Je n'étais qu'un pion dans ton jeu de rébellion.

— Ne sois pas si modeste, Elian. Tu as sauté dans le gouffre avec autant de joie que moi.

Il passa un pouce sur sa lèvre inférieure, encore rougie par leurs baisers. Le geste était d'une tendresse inattendue, presque plus déstabilisant que la passion brute d'il y a un instant.

— On ne pourra plus jamais faire semblant, Isolde. Demain, quand nous serons devant le Grand Maître, tes yeux diront ce que nous avons fait ici. Mon odeur sera sur toi. Ton sceau sera brisé.

— Mon sceau n'est pas brisé, Elian. Il a simplement trouvé son maître.

Elle le ramena à elle pour un dernier baiser, plus lent, plus désespéré. C'était le baiser des condamnés sur l'échafaud, celui qui goûte à la fois à la vie éternelle et à la fin

imminente. La Grande Bibliothèque, avec ses secrets enfouis et ses ombres complices, semblait se refermer sur eux, les protégeant pour quelques heures encore du monde extérieur qui ne manquerait pas de les broyer.

Dans cet espace hors du temps, entre deux rangées de livres interdits qui avaient causé la chute de civilisations entières, un nouvel incendie venait de s'allumer. Et cette fois, aucune eau bénite ne pourrait l'éteindre.

Isolde se blottit contre le torse d'Eliau, écoutant le rythme erratique de son cœur. C'était la musique de leur nouvelle existence. Une symphonie de chaos.

— Alors, on fait quoi maintenant ? demanda-t-elle, sa voix retrouvant un peu de son piquant habituel, malgré le trouble qui la submergeait.

Eliau eut un sourire en coin, celui qu'il réservait aux batailles perdues d'avance qu'il finissait toujours par gagner.

— Maintenant ? On brûle tout, Isolde. On brûle tout jusqu'à ce qu'il ne reste que nous.

Elle sourit en retour, une lueur prédatrice dans le regard. Le sacrilège était consommé. La trahison était signée. Ils n'étaient plus des serviteurs de l'Ordre. Ils étaient devenus leur propre loi.

Et tandis que la nuit s'épaississait au-dehors, les ombres de la bibliothèque semblèrent danser autour d'eux, célébrant la naissance des hérétiques les plus dangereux que le royaume ait jamais connus. Le Sceau de l'Azur n'était plus une marque de dévotion, mais le fer rouge de leur union. Une union que seule la fin du monde pourrait défaire.

Chapitre 8

L'Ivresse de la Clandestinité

CHAPITRE : L'Ivresse de la Clandestinité

Le silence n'était plus une absence de bruit. C'était une présence physique, une membrane tendue entre les murs de pierre suintante de la crypte oubliée. Sous les voûtes de l'ancienne chapelle désaffectée, l'air sentait la poussière millénaire, le salpêtre et cet effluve métallique, presque électrique, qui émanait du Sceau de l'Azur lorsqu'il était bafoué.

Isolde était assise sur une caisse de bois vermoulu, observant Elian. Il était en train de décaper la cire d'une vieille bougie, ses doigts agiles bougeant avec une précision chirurgicale. Chaque mouvement de ses mains réveillait en elle un souvenir de la veille — la morsure du froid, la chaleur de son souffle, le basculement irréversible.

— Tu penses qu'ils ont déjà remarqué ? demanda-t-elle.

Sa voix résonna, trop claire, trop vivante pour ce tombeau. Elian ne leva pas les yeux, mais un coin de sa bouche s'étira.

— Le Grand Inquisiteur met environ trois heures pour terminer ses dévotions matinales. S'il est aussi rigide dans son emploi du temps qu'il l'est dans sa morale, on a encore une heure avant que l'alerte ne soit donnée.

Il se redressa et s'approcha d'elle. Dans la pénombre, ses yeux semblaient avoir absorbé toute la lumière restante. Il s'arrêta juste devant elle, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de sa peau : un mélange de cuir, de pluie et de cette arrogance tranquille

qui l'avait toujours horripilée avant de la consumer.

Il posa sa main sur la gorge d'Isolde. Ses doigts étaient froids, mais le contact déclencha une décharge qui lui fit perdre le fil de ses pensées. C'était ça, l'ivresse. Ce n'était pas seulement la trahison, c'était le droit retrouvé de ressentir la texture du monde sans le filtre de la Loi.

— Tu trembles, murmura-t-il.

— C'est l'adrénaline, répliqua-t-elle avec un sourire provocateur. Ou peut-être l'humidité de ton château de luxe. On aurait pu choisir une planque avec moins de moisissure, Elian.

Il rit, un son sourd qui vibra contre sa paume toujours pressée sur son cou.

— Le confort est pour les saints et les cadavres. Nous, on est entre les deux.

Il fit glisser son pouce le long de sa mâchoire, une caresse qui ressemblait à une menace délicate. Isolde ferma les yeux, savourant le frisson. Chaque seconde passée ici, dans l'ombre de l'Ordre, était un vol. Ils dérobaient du temps à une éternité de servitude.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle obéit. Elian avait déboutonné le col de sa propre tunique de l'Ordre, exposant le Sceau gravé sur sa clavicule. Normalement, la marque d'Azur brillait d'un éclat pur, une lumière céleste censée guider l'âme. Aujourd'hui, elle palpait d'un bleu sombre, presque violet, une couleur de sang veineux, de tempête imminente.

— Le Sceau souffre, nota Isolde en approchant ses doigts de la marque.

— Non, corrigea Elian en attrapant son poignet. Il proteste. Il essaie de nous rappeler à l'ordre. Mais il n'a plus de prise. On a brisé la fréquence, Isolde. On est devenus le parasite dans le système.

Il attira sa main vers lui, forçant ses doigts à presser la peau brûlante autour du Sceau. La tension entre eux était si dense qu'elle semblait saturer l'air de particules de soufre. C'était une électricité statique qui faisait se dresser les fins cheveux sur la nuque d'Isolde.

Elle se leva, réduisant les derniers millimètres qui les séparaient. Elle aimait la façon dont il la regardait — comme si elle était à la fois son salut et sa perte, et qu'il avait hâte de se noyer dans les deux.

— On est des hérétiques, Elian. Des traîtres. Des parias.

— Ne sois pas si modeste, dit-il en passant ses bras autour de sa taille, l'attirant contre lui. On est les amants qui vont mettre le feu à leur paradis de glace. Avoue que c'est plus sexy qu'un titre de chevalier de l'Azur.

Elle rit contre ses lèvres, un rire bref, nerveux.

— Tu es insupportable.

— Et tu es accro.

Le baiser qui suivit n'avait rien de la douceur des contes de fées. Il était urgent, teinté d'un désespoir féroce. C'était le baiser de deux condamnés qui n'ont plus rien à perdre et tout à dévorer. Le goût d'Elian était celui du risque ; un mélange de sel et de métal. Isolde agrippa ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans le tissu épais de sa tunique, cherchant la réalité de son corps sous l'uniforme de l'oppression.

Puis, elle se recula brusquement, le souffle court.

— Tu as entendu ?

Ils se figèrent. En haut, loin au-dessus des couches de pierre et d'oubli, une cloche se mit à sonner. Un son lourd, funèbre. Un battement, deux battements. Puis le silence revint, plus lourd encore.

— Le glas de l'insurrection, commenta Elian, ses yeux brillant d'une lueur prédatrice. Ils ont trouvé la bibliothèque.

— Ils vont fouiller chaque recoin de la citadelle.

— Laisse-les chercher. Ils cherchent des coupables, ils ne savent pas encore qu'ils traquent une révolution.

Il s'écarta pour ramasser une cape sombre jetée sur un autel profané. Il la drapa sur les épaules d'Isolde, ses mains s'attardant sur le tissu. Le contraste entre la noirceur de la cape et la peau diaphane de la jeune femme était une insulte à la pureté azurée.

— On ne peut pas rester ici, dit-elle, la réalité de leur situation reprenant le dessus sur l'extase de l'instant. S'ils nous coincent dans cette crypte, on mourra comme des rats.

— On ne va pas rester. Mais on ne va pas fuir non plus. On va circuler dans leurs angles morts. C'est ça, la clandestinité, Isolde. C'est vivre sous leurs yeux tout en étant invisibles parce qu'ils refusent d'admettre que l'on existe.

Il lui tendit une dague à la poignée d'ébène, une arme qui n'avait jamais été bénie par les prêtres.

— Prête à jouer les fantômes ?

Isolde prit l'arme. Le poids du métal dans sa main lui donna une étrange sensation de plénitude. Elle n'était plus la novice docile, la muse de l'Ordre. Elle était une menace.

— Je suis prête à bien plus que ça, Elian.

Ils se glissèrent vers l'étroit passage qui menait aux galeries de service. Chaque frôlement de leurs vêtements contre la pierre, chaque respiration synchronisée, était un acte de rébellion. L'ivresse ne les quittait pas ; elle s'était simplement transformée en une vigilance acérée, une transe lucide où chaque sens était démultiplié.

Isolde percevait tout : l'humidité qui perlait sur les murs, le craquement lointain du bois, la pulsation erratique du Sceau d'Elian qui répondait au sien dans une danse macabre.

Ils s'arrêtèrent à une intersection. Au bout du couloir, une grille donnait sur la cour intérieure. À travers les barreaux, ils virent les premières lueurs de l'aube poignarder le ciel. Mais ce n'était pas la lumière habituelle. Des torches s'agitaient. Des cris d'ordres déchiraient la brume matinale.

— Regarde-les, murmura Elian à son oreille, son souffle chaud provoquant un nouveau frisson. Ils courent après des ombres alors que le feu est déjà dans leurs murs.

Isolde observa les gardes en armure d'azur, leurs silhouettes rigides et ridicules dans leur panique. Elle se sentit soudainement investie d'une puissance vertigineuse. Elle et Elian étaient hors du monde, hors du temps. Ils étaient l'anomalie magnifique.

— C'est presque dommage de ne pas pouvoir voir leur tête quand ils comprendront, dit-elle d'un ton piquant.

— Oh, ils comprendront. Bientôt, l'Azur ne sera plus qu'un souvenir lointain, une tache sur une vitre qu'on aura brisée.

Il prit sa main, ses doigts s'entrelaçant aux siens avec une force possessive. Dans cette étreinte, il n'y avait pas de place pour le doute. Juste la certitude que leur chute serait spectaculaire.

— On va où, maintenant ? demanda-t-elle, ses yeux rivés sur les siens.

Elian afficha ce sourire en coin, celui qui promettait le chaos et la liberté.

— Au cœur du mensonge, Isolde. On va là où ils ne penseraient jamais nous chercher : dans la salle du Conseil. On va les regarder nous traquer depuis leur propre trône.

L'audace de la proposition lui fit monter un rire aux lèvres, un rire sauvage qui se perdit dans les replis de leurs capes. C'était ça, la véritable ivresse de la clandestinité. Ce n'était pas seulement se cacher. C'était narguer le destin en attendant qu'il nous rattrape.

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la citadelle, deux ombres liées par un secret qui pesait plus lourd que le monde, savourant chaque seconde de ce bonheur fragile, conscients que chaque pas pouvait être le dernier, et n'en aimant que davantage le goût du danger sur leur langue.

Le Sceau de l'Azur n'était plus une marque. C'était une cible. Et pour la première fois de leur vie, ils étaient impatients d'être la flèche.

Chapitre 9

L'Ombre du Soupçon

L'air de la salle du Conseil avait l'odeur rance des vieilles certitudes et de la cire froide. C'était un espace conçu pour écraser l'individu sous le poids des siècles, une cathédrale de marbre gris où chaque murmure ricochait contre les statues des Fondateurs comme une accusation.

Dissimulés derrière les lourdes tentures de velours cramoisi qui ornaient la tribune nord, Elian et Isolde respiraient à l'unisson. Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, une main invisible serrée autour de leurs gorges.

— Ils arrivent, murmura Elian.

Sa voix était un souffle, à peine un frisson contre l'oreille d'Isolde. Il était si proche qu'elle pouvait sentir la chaleur émaner de sa peau, un contraste violent avec le froid glacial de la pierre. Elle sentit le Sceau de l'Azur, gravé sur son omoplate, pulser d'une lumière sourde, une démangeaison électrique qui lui rappelait qu'ils étaient des anomalies dans ce sanctuaire d'ordre.

— Tu l'entends ? demanda-t-elle, les doigts crispés sur le pommeau de sa dague.

— Le rythme. Trois pas, une pause. La Garde Argentée.

Le bruit des bottes ferrées résonna sur le sol de mosaïque. Ce n'était pas une patrouille de routine. C'était une traque.

Soudain, la porte monumentale grinça. La lumière crue des torches envahit l'espace,

découpant des ombres monstrueuses sur les murs.

— Sépare-toi de moi, ordonna Elian dans un souffle à peine audible.

— Quoi ? Non.

— Ils cherchent un couple, Isolde. Une fréquence double. Si on reste collés, le Sceau va briller comme un phare. Va vers les archives. Je les détourne.

Elle n'eut pas le temps de protester. Il posa une main sur sa joue, un contact bref, presque douloureux de désespoir, avant de se fondre dans l'obscurité des boiseries. Isolde se retrouva seule, le cœur battant une chamade irrégulière, avec pour seule compagnie l'odeur de cuir et de pluie qui flottait encore là où il se tenait.

Elle se glissa vers la porte dérobée, mais une voix, froide comme une lame de rasoir, pétrifia ses muscles.

— Dame Isolde. Quelle surprise de vous trouver ici à une heure si... indécente.

Elle se retourna lentement. Le Commandeur Valerius se tenait au centre de la salle, sa cuirasse reflétant la lueur vacillante des flammes. Ses yeux, d'un gris d'orage, ne la quittaient pas. Derrière lui, quatre gardes formaient un demi-cercle oppressant.

— Le sommeil me fuit, Commandeur, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait stable. Le Conseil est le seul endroit où l'on peut encore entendre le silence de la cité.

Valerius s'approcha. Chaque pas semblait broyer le peu de courage qui lui restait. Il s'arrêta à une distance qui piétinait toute notion d'étiquette, plongeant son regard dans le sien.

— Le silence ? Ou les secrets ? On dit que le Sceau de l'Azur a été aperçu près des remparts. On dit aussi que vous n'étiez pas seule.

Le poison du doute. Valerius le maniait mieux que l'épée. Isolde sentit une goutte de sueur perler dans son dos, juste au-dessus de la marque maudite. Elle pouvait sentir le Sceau s'agiter, réagissant à la proximité de l'autorité, comme un animal sauvage acculé.

— Les rumeurs sont les béquilles des esprits faibles, Valerius.

— Et la loyauté ? Est-ce aussi une béquille ?

Il fit un signe de tête. L'un des gardes s'avança, tenant un objet qui fit rater un battement au cœur d'Isolde : la cape d'Eliau, déchirée, maculée d'une trace sombre qui ressemblait étrangement à du sang.

— Nous avons trouvé ceci dans les niveaux inférieurs, reprit Valerius, sa voix se faisant plus douce, presque mielleuse. Votre "ombre" semble avoir eu un accident. À moins qu'il ne vous ait simplement abandonnée pour sauver sa peau ? C'est ce que font les hérétiques, n'est-ce pas ? Ils brûlent d'une flamme vive jusqu'à ce que le vent tourne.

L'image d'Eliau, fuyant, la laissant seule face au billot, traversa l'esprit d'Isolde comme un éclair d'acide. *Non.* Il ne ferait jamais ça. Mais alors, pourquoi cette cape ? Pourquoi ce silence radio de leur lien empathique ? Elle chercha désespérément la trace de sa présence dans les recoins de son esprit, mais elle ne rencontra qu'un vide abyssal.

Le doute, cette petite bête aux dents pointues, commença à grignoter sa certitude. *On va là où ils ne penseraient jamais nous chercher*, avait-il dit. Était-ce un plan ou un piège ? S'était-elle jetée dans la gueule du loup par simple soif d'adrénaline ?

— Vous tremblez, Isolde, observa Valerius avec une satisfaction non dissimulée. Est-ce la peur pour lui ? Ou la réalisation qu'il vous a vendue pour sa grâce ?

— Vous mentez, cracha-t-elle, bien que sa propre voix lui parût étrangère.

— Est-ce un mensonge ? S'il tenait à vous, serait-il caché là-haut, à nous regarder vous interroger sans bouger un cil ?

Valerius leva les yeux vers les galeries d'ombre au-dessus d'eux. Isolde suivit son regard. Rien. Juste le vide. La solitude la frappa de plein fouet, plus violente qu'une gifle. L'ivresse de la clandestinité s'était évaporée, laissant place à la gueule de bois de la réalité. Ils n'étaient pas des héros. Ils étaient des cibles. Et une cible seule est une cible morte.

— Dites-moi où il se cache, murmura le Commandeur, se penchant si près qu'elle sentit son souffle fétide sur son oreille. Dites-le-moi, et vous garderez votre titre. Le Sceau sera effacé. Vous redeviendrez... pure.

Pure. Le mot sonnait comme une insulte.

Isolde ferma les yeux. Elle chercha, non pas Elian, mais le souvenir de son rire sauvage dans les replis de leurs capes quelques heures plus tôt. Elle chercha le goût du danger sur sa langue. Et soudain, elle le sentit. Ce n'était pas une pensée, c'était une sensation physique. Un picotement à la base du cou. Une odeur de foudre avant l'orage.

Elian n'était pas parti. Il était la pression de l'air dans la pièce. Il était l'ombre qui s'étirait un peu trop loin sur le marbre.

Elle rouvrit les yeux, un sourire piquant aux lèvres, calquant celui qu'il lui offrait toujours.

— Vous voulez savoir où il est, Valerius ?

Le Commandeur plissa les yeux, déconcerté par ce soudain regain d'audace.

— Il est exactement là où il doit être, continua-t-elle. Dans votre angle mort.

Un fracas de verre brisé retentit au-dessus d'eux. Un lustre massif, coupé net de ses chaînes, s'écrasa à quelques mètres des gardes, projetant des milliers d'éclats de cristal comme autant de projectiles. Dans la confusion, une silhouette sombre se laissa tomber de la galerie, atterrissant avec la grâce d'un prédateur entre Isolde et les soldats.

Elian.

Il ne portait plus sa cape, son torse était barré d'une sangle de cuir, et ses yeux brillaient d'une lueur azurée presque insoutenable. Il ne la regarda pas, mais il tendit sa main en arrière. Isolde s'en saisit sans hésiter, leurs doigts s'entrelaçant avec une force qui manquait de leur briser les os.

— Désolé pour l'attente, lança-t-il à Valerius, sa voix vibrant d'une arrogance magnifique. Le spectacle était trop bon pour l'interrompre.

— Vous êtes cernés ! hurla le Commandeur, dégainant son épée.

— On est au cœur du Conseil, Valerius, répliqua Elian en tirant Isolde vers lui. On n'est pas cernés. On est à domicile.

Il pressa un mécanisme contre l'un des piliers. Un pan de mur pivota dans un grognement de pierre. Avant de s'y engouffrer, Isolde jeta un dernier regard au Commandeur. Le doute n'avait pas disparu, il s'était transformé. Ce n'était plus un doute sur Elian, mais un doute sur le monde qu'ils laissaient derrière eux.

Ils plongèrent dans le passage secret, l'obscurité les avalant comme un linceul

protecteur. Dans la course effrénée qui suivit, à travers les boyaux étroits et humides de la citadelle, Isolde sentit le Sceau brûler contre son dos.

Ce n'était plus une marque de honte. C'était leur boussole.

— Tu as vraiment cru que je t'avais laissée ? demanda Elian entre deux respirations saccadées, alors qu'ils s'arrêtaient un instant dans une alcôve.

Isolde le plaqua contre le mur humide, ses mains agrippant le col de sa chemise. Ses yeux brûlaient de colère et de soulagement.

— J'ai cru que tu étais mort, espèce d'idiot. Et j'ai cru que si tu ne l'étais pas, je te tuerais moi-même.

Il rit, un son rauque qui fit vibrer la poitrine d'Isolde contre la sienne. Il ancrâ son regard dans le sien, et pendant une seconde, la pression extérieure, les gardes, le Sceau, tout disparut. Il ne restait que l'odeur de la sueur, de la pierre ancienne et cette tension électrique qui les liait plus sûrement que n'importe quelle magie.

— Le soupçon nous va bien, Isolde, murmura-t-il en effleurant ses lèvres des siennes, un baiser qui goûtait le sang et l'adrénaline. Ça nous garde affûtés.

— Ne recommence jamais ça, dit-elle en l'embrassant avec une ferveur désespérée.

— Je ne te promets rien. La traque ne fait que commencer.

Ils se remirent en marche, deux ombres dans les entrailles du pouvoir, plus conscients que jamais que leur lien était la seule chose réelle dans un monde de faux-semblants. Le Sceau de l'Azur brillait désormais d'une intensité nouvelle : il n'était plus seulement une cible. Il était le feu qui allait tout embraser.

Chapitre 10

Le Dilemme du Cœur

L'air du scriptorium secret sentait la poussière centenaire, le cuir moisi et une pointe d'ozone métallique qui émanait du Sceau. Ce n'était pas le silence apaisant des bibliothèques de la Citadelle où Isolde avait passé ses nuits à déchiffrer des codex sous la lueur des lampes à huile. C'était un silence de tombeau, celui qui précède les effondrements.

Kaelan s'adossa contre une table massive en chêne noir, ses mains gantées de cuir taché de sang jouant avec la garde de sa dague. Il l'observait. Toujours ce regard-là : un mélange de défi et d'une tendresse brute qui l'écorchait plus sûrement qu'une lame.

Isolde, elle, ne le regardait pas. Elle fixait une rangée de parchemins scellés à la cire bleue, les insignes de l'Ordre de l'Azur. Son monde. Sa vie. Tout ce qu'elle avait bâti grain de sable après grain de sable, au prix de renoncements dont il n'avait aucune idée.

— Tu as ce regard, Isolde, lança-t-il. Celui où tu calcules combien de lois tu as enfreintes ces dernières vingt-quatre heures.

Sa voix était un murmure granuleux qui ricocha contre les parois de pierre. Elle ferma les yeux, sentant la fatigue lui piquer les paupières.

— Je ne calcule plus, Kaelan. Les chiffres sont trop hauts. Je pense à ma chaire à l'Université. À mon titre de Grande Archiviste. Tu sais ce qu'on fait aux hérétiques qui ont mon rang ? On ne les tue pas simplement. On efface leur nom de chaque

registre. On brûle leurs thèses. On fait comme s'ils n'avaient jamais respiré.

Elle se tourna vers lui, ses doigts crispés sur le rebord d'un pupitre.

— J'ai passé dix ans à prouver que j'étais la meilleure. Dix ans à courber l'échine devant des cardinaux imbéciles pour avoir le droit d'accéder à cette connaissance. Et là, en un baiser et une évasion, j'ai tout réduit en cendres.

Kaelan se décolla du meuble et fit un pas vers elle. Sa présence était une agression sensorielle : l'odeur de la pluie sur son manteau, la chaleur qui émanait de son corps, cette aura de danger magnétique. Il tendit la main pour écarter une mèche de cheveux de son visage, mais Isolde recula brusquement.

Le geste fut instinctif. Sec. Douloureux.

La main de Kaelan resta suspendue dans le vide, les doigts légèrement recourbés. Un éclair de blessure traversa ses yeux sombres avant d'être immédiatement étouffé par une ironie froide.

— Je vois, dit-il d'un ton sec. Le prestige a un goût plus sucré que la liberté, finalement.

— Ce n'est pas du prestige, Kaelan ! C'est mon identité ! explosa-t-elle, la voix brisée par une tension qui menaçait de la rompre. Sans mes recherches, sans mon statut, je suis qui ? Une fugitive ? La compagne de route d'un homme recherché pour sacrilège ? Je n'ai pas ta facilité à vivre dans les marges. J'ai besoin de la lumière.

— Ta « lumière » est une prison dorée, répliqua-t-il en s'approchant à nouveau, cette fois sans lui laisser la place de fuir. Tes cardinaux te caressent la tête parce que tu es utile, Isolde. Mais regarde le Sceau. Regarde comme il brille. Ils te l'auraient caché pendant encore cent ans. Ils préfèrent ton ignorance à ta brillance.

Il était si près qu'elle pouvait voir les éclats d'or dans ses pupilles, le rappel constant de l'hérésie qui coulait dans ses veines. Sa main trouva enfin sa joue, et cette fois, elle ne recula pas, même si chaque pore de sa peau hurlait au danger. Le contact était électrique, une brûlure qui semblait vouloir marquer sa chair comme on marque une propriété.

— Est-ce que c'est ça qui te fait peur ? murmura-t-il, son pouce effleurant sa lèvre inférieure. La distance que tu sens s'installer entre la femme que tu étais hier et celle que tu es devenue en me sauvant ?

— Ce qui me fait peur, c'est que je commence à détester tout ce que j'ai aimé, répondit-elle, le regard embrumé. Et que je commence à aimer ce qui va me détruire.

Elle posa ses mains sur son torse, sentant le battement régulier et puissant de son cœur sous le cuir. Un contraste violent avec le sien, qui battait la chamade, affolé. Elle voulait se perdre en lui, s'effacer dans l'adrénaline de leur cavale, mais l'ombre de sa carrière, de ses livres, de son honneur, se dressait entre eux comme un mur de verre.

Chaque seconde passée avec lui était un clou de plus dans le cercueil de sa vie d'avant.

— Tu penses que je ne vaudrais pas le sacrifice, constata Kaelan. Sa voix était devenue plate, presque clinique.

— Je pense que personne ne devrait avoir à choisir entre son esprit et son cœur.

— Le monde ne nous laisse jamais le luxe du confort, Isolde. Soit tu es le marteau, soit tu es l'enclume.

Il s'écarta, et l'absence de son contact fut comme une chute brutale dans une eau

glacée. Le silence revint, plus lourd qu'avant. Isolde se sentit soudainement minuscule au milieu de ces milliers de livres qui représentaient son ambition déçue. Elle caressa la tranche d'un ouvrage qu'elle avait elle-même annoté. Sa propre écriture lui parut être celle d'une étrangère, une femme d'une autre époque, une femme qui croyait encore que les règles pouvaient la protéger.

— On devrait bouger, dit-elle, la voix blanche. Les patrouilles de l'Ordre ne vont pas tarder.

— Tu peux encore y retourner, lança-t-il sans se retourner, alors qu'il vérifiait ses armes. On n'a pas encore franchi la Porte des Murmures. Tu pourrais inventer une histoire. Dire que je t'ai enlevée. Que tu as lutté. Tu retrouverais ton bureau, tes parchemins, ton thé à l'heure pile.

Il se tourna vers elle, son visage une masque de marbre sous la lueur azurée du Sceau qui s'intensifiait sur la table.

— Tu n'aurais qu'à me livrer. Ce serait le couronnement de ta carrière, Isolde. La capture du Grand Hérétique par la brillante Archiviste.

Le sarcasme dans sa voix était une insulte, mais le fond de vérité la fit chanceler. C'était une option. Une option logique. Raisonnable. La seule qui lui permettrait de ne pas finir pendue sur la place publique.

Elle s'approcha de lui, ses yeux brûlants de colère et de désir. Elle empoigna les revers de son manteau et le tira vers elle avec une force qui le surprit.

— Ne t'avise plus jamais de me prêter des intentions aussi lâches, siffla-t-elle. Je ne pleure pas sur mon sort parce que je veux te trahir. Je pleure parce que je sais que je ne le ferai jamais. Et c'est ça qui me tue. Savoir que je te choisis, toi, et ce chaos, plutôt que tout ce que j'ai passé ma vie à construire.

La tension entre eux devint presque insupportable, une corde tendue au point de rupture. Kaelan la saisit par la taille, la soulevant presque, ancrant son regard dans le sien.

— Alors arrête de regarder en arrière, Isolde. Il n’y a plus rien pour toi là-bas. L’Université est une coquille vide. Tes collègues sont des cadavres en sursis. Le Sceau est réveillé. Le monde change, et tu es la seule à pouvoir lire la carte de ce qui vient.

— Je suis une universitaire, Kaelan. Pas une révolutionnaire.

— Tu es ce que tu décides d’être.

Il l’embrassa, mais ce n’était pas le baiser désespéré de tout à l’heure. C’était un baiser de possession, un baiser qui exigeait une réponse, une soumission à cette nouvelle réalité. Isolde y répondit avec une férocité qui la surprit elle-même, ses ongles s’enfonçant dans ses épaules. Elle goûtait le sel, le fer, et cette amertume propre aux choix irréversibles.

Pourtant, lorsqu’il se détacha d’elle pour ramasser le Sceau de l’Azur, elle sentit cette distance émotionnelle revenir. Une fissure. Elle le regardait manipuler l’artefact avec une aisance blasphématoire, et elle ne pouvait s’empêcher de voir en lui l’artisan de sa ruine.

Elle l’aimait, oui. Mais elle détestait le fait de l’aimer.

Il rangea le Sceau dans sa sacoche, la lueur bleue s’éteignant sous le cuir, replongeant la pièce dans une pénombre étouffante.

— On y va ? demanda-t-il, lui tendant une main qu’elle hésita à prendre.

Isolde jeta un dernier regard au scriptorium. Elle vit son futur s'évaporer comme de la fumée entre les rayons de la bibliothèque. Elle imagina sa chaire vide, son nom gratté sur les registres avec une lame de rasoir. La douleur fut physique, une pointe de dague dans le sternum.

Elle ne prit pas sa main. Elle passa devant lui, le dos droit, la tête haute, emportant avec elle le silence de ses rêves brisés.

— On y va, dit-elle simplement.

Elle marchait vers l'inconnu, mais son cœur restait en arrière, enchaîné à des livres qu'elle ne lirait plus jamais. La distance entre eux n'était plus une question de mètres, mais de mondes. Et alors qu'ils s'enfonçaient dans les tunnels sombres, Isolde comprit que la véritable hérésie n'était pas de voler le Sceau, mais de s'être perdue en chemin.

Le Dilemme du Cœur n'était pas de choisir entre deux hommes, mais entre deux versions de soi-même. Et la Isolde qui sortit de ce scriptorium n'avait plus rien de la savante qu'elle avait tant chérie. Elle n'était plus qu'une ombre, affamée d'un futur qui sentait le sang et la cendre.

Chapitre 11

La Grande Rupture

L'air de la surface n'avait rien de la pureté qu'Isolde avait imaginée. Il sentait le soufre, le poisson rance du port et cette humidité poisseuse qui colle aux vêtements comme un remords. Derrière eux, les tunnels de la bibliothèque n'étaient plus qu'une gueule noire, un souvenir de papier et de poussière qu'elle venait de trahir.

À ses côtés, Kaelen marchait avec cette assurance insolente qui, d'ordinaire, l'agaçait autant qu'elle la fascinait. Mais ce soir, son pas était lourd. Il tenait le Sceau de l'Azur contre son flanc, emballé dans un cuir brut, comme on porte un nouveau-né ou une bombe.

— On ne pourra pas passer le pont, murmura Isolde, la voix éraillée. Ils ont doublé la garde. Je sens l'ozone des mages de l'Inquisition d'ici.

Kaelen s'arrêta net à l'ombre d'une arcade de pierre. Il tourna son visage vers elle. Sous la lueur vacillante des lanternes à huile, ses yeux semblaient n'être plus que deux puits de pétrole, sombres et insondables. Il attrapa son menton, un geste brusque, presque possessif. Son pouce caressa sa lèvre inférieure, une sensation électrique qui jura avec le froid ambiant.

— Écoute-moi, Isolde. Peu importe ce qui arrive, tu ne t'arrêtes pas. Tu cours vers les quais. Le capitaine Vane t'attend sur *La Chimère*.

— Et toi ?

Il ne répondit pas. Un sourire en coin, ce sourire de voyou qu'il portait comme une

armure, vint mourir sur ses lèvres.

— Je gère la logistique.

Soudain, la place s'illumina. Ce n'était pas l'aube, mais la lumière artificielle et agressive des bâtons de stase. Les gardes de l'Azur, en armures laquées de blanc, surgirent des ruelles adjacentes comme des fantômes de porcelaine. Au centre, le Grand Inquisiteur Valerius avançait, sa cape rouge traînant sur les pavés humides comme une mare de sang en mouvement.

Isolde sentit son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau affolé dans une cage de fer. Elle chercha la main de Kaelen, un ancrage, une preuve qu'ils étaient encore « nous ».

Mais il se recula. Lentement. Un pas. Puis deux.

— Posez le Sceau et livrez l'hérétique, tonna la voix de Valerius. Et peut-être que l'Exil sera votre seule peine.

Isolde s'apprêta à parler, à crier qu'elle était complice, qu'elle revendiquait chaque ligne interdite lue, chaque secret volé. Mais Kaelen éclata d'un rire court, sec, qui lui glaça le sang. Un rire qu'elle ne lui connaissait pas.

— L'hérétique ? dit-il en désignant Isolde d'un geste désinvolte du menton. Vous parlez de cette petite chose fragile ?

Le ton était différent. Plus de tendresse, plus de complicité. C'était la voix d'un marchand de foire déçu par une marchandise défectueuse.

— Kaelen ? souffla-t-elle, le regard embrumé.

Il se tourna vers elle, et ce qu'elle vit dans ses yeux fut pire qu'une lame. C'était du mépris pur. Un désintéret total, poli et tranchant comme un rasoir.

— Arrête ton cirque, Isolde. C'est fini. Tu as servi à ouvrir les serrures et à traduire les glyphes, mais honnêtement ? Tu es un boulet. Ton idéalisme me donne envie de vomir.

Il s'avança vers l'Inquisiteur, le Sceau de l'Azur tendu à bout de bras.

— Elle n'a rien fait, Monsieur l'Inquisiteur. Elle a été... disons, influençable. Une petite érudite qui s'ennuyait entre ses parchemins et qui a cru qu'une aventure avec un homme comme moi ferait d'elle une héroïne de tragédie. Elle m'a tout donné : les codes, les accès, son honneur. Je n'ai eu qu'à claquer des doigts.

La gifle aurait été moins douloureuse. Isolde sentit le sol se dérober. Les mots de Kaelen s'insinuaient sous sa peau comme des insectes nécrophages. Chaque souvenir des derniers jours — leurs murmures dans le noir, le goût de sa peau, la promesse d'un monde libre — se transformait en une parodie grotesque.

— Tu mens, finit-elle par articuler, bien que sa voix ne fût qu'un filet de détresse.

Kaelen s'esclaffa, un son cruel qui rebondit sur les façades de la place.

— Je mens ? Regarde-toi. Tu es pathétique. Tu as vraiment cru qu'un type comme moi pouvait s'intéresser à une fille qui sent l'encre et le vieux papier ? J'avais besoin d'une clé. Tu étais cette clé. Maintenant que la porte est ouverte, je n'ai plus besoin du trousseau.

Il lança le paquet de cuir aux pieds de Valerius. Le Sceau roula sur le pavé, émettant une lueur bleutée, mourante.

— Prenez-la, ajouta Kaelen avec une futilité révoltante. Remettez-la dans sa cage. Elle aime tellement ses livres, qu'elle finisse ses jours à les recopier dans une cellule. Ça lui apprendra la différence entre la fiction et la réalité.

Valerius fit un signe. Deux gardes se précipitèrent sur Isolde. Elle ne lutta pas. Elle était paralysée, le corps vidé de toute substance. Elle fixait le dos de Kaelen, sa silhouette qui semblait déjà s'éloigner vers la liberté que l'Inquisition lui accordait en échange de sa trahison.

La colère monta alors. Pas une colère chaude et salvatrice, mais une lave noire, épaisse, qui brûlait tout sur son passage. L'abandon était une brûlure au troisième degré.

— KAELEN ! hurla-t-elle.

Il ne se retourna pas. Il ne frémit même pas.

— Je te déteste ! Tu entends ? Je regrette chaque seconde, chaque mot ! J'espère que ce Sceau te hantera jusqu'à ce que tu en crèves !

Un garde lui saisit le bras violemment, lui tordant le poignet. La douleur physique fut une bénédiction ; elle lui permit de ne plus se concentrer sur le trou béant dans sa poitrine.

Kaelen s'arrêta un instant, à la limite de la lumière. Pendant une fraction de seconde, ses épaules s'affaissèrent. Ses doigts se crispèrent le long de ses cuisses. Mais quand il parla, sa voix était de la pierre froide.

— Le problème avec les savantes, c'est qu'elles pensent que le cœur est un muscle noble. C'est juste un morceau de viande qui finit toujours par pourrir. Adieu, Isolde. Essaie de ne pas trop m'en vouloir. C'est juste le business.

Il disparut dans l'ombre d'une ruelle, escorté par un officier, sans un regard en arrière.

Isolde fut jetée à genoux sur le pavé, devant l'Inquisiteur. L'odeur de la pluie qui commençait à tomber se mêla à celle de ses propres larmes, qu'elle refusait de laisser couler. Elle regarda ses mains, sales, écorchées par leur fuite.

Elle n'était plus la savante du Scriptorium. Elle n'était plus l'amante de l'hérétique.

Elle n'était plus qu'une haine pure, cristallisée. Une haine qui sentait la cendre.

— Relevez-la, ordonna Valerius d'une voix douceuse, presque compatissante. Le pardon commence par la reconnaissance de ses erreurs, mon enfant.

Isolde leva les yeux vers lui. Valerius recula d'un pas, frappé par l'expression de la jeune femme. Ce n'était pas la lueur de la repentance. C'était le reflet d'un incendie que rien ne pourrait éteindre.

— Ne m'appellez pas mon enfant, cracha-t-elle.

Elle se releva seule, ignorant les mains des gardes. Elle se sentait vide, une structure de verre dont le cœur avait été arraché, laissant place à un courant d'air glacial. Kaelen l'avait brisée pour se sauver. Il l'avait jetée aux loups comme on jette un os pour gagner du temps.

Alors qu'on l'entraînait vers les fourgons de fer de l'Inquisition, elle fixa la ruelle où il avait disparu. La rupture était totale. Le monde d'avant n'existait plus, et le futur qu'ils avaient rêvé ensemble venait de s'effondrer sous le poids d'une simulation si parfaite qu'elle était devenue sa seule réalité.

Elle ne savait pas que dans l'ombre de la ruelle, Kaelen était effondré contre un mur,

les ongles enfoncés dans ses paumes jusqu'au sang, étouffant un sanglot qui menaçait de briser son masque à jamais. Il l'avait sauvée de l'échafaud en faisant d'elle une victime innocente aux yeux de la loi, mais il venait de la condamner à un enfer bien pire : celui de le haïr jusqu'à son dernier souffle.

Isolde ferma les yeux alors que la porte du fourgon claquait dans un bruit de tonnerre. Dans le noir, elle ne voyait plus les livres, ni les étoiles, ni l'azur du sceau. Elle ne voyait que le visage de l'homme qu'elle allait tuer de ses propres mains, si jamais elle sortait de là.

La Grande Rupture n'était pas seulement celle de leur union. C'était la fin de son humanité. Elle était devenue l'hérésie qu'ils craignaient tous.

Chapitre 12

Les Abîmes de la Solitude

CHAPITRE : LES ABÎMES DE LA SOLITUDE

Le silence n'était pas vide. Il était épais, poisseux, chargé du spectre de tout ce qui avait été arraché.

Dans la cellule de transit de la Citadelle, Isolde était recroquevillée sur une couchette en polymère froid. L'obscurité n'était pas totale ; une lueur bleutée, celle du Sceau de l'Azur, filtrait par une fente au plafond, dessinant une cicatrice de lumière sur le sol métallique. Elle fixait cette ligne, les yeux brûlants de larmes qu'elle refusait de laisser couler.

Son corps se souvenait de lui avec une précision obscène.

C'était une douleur fantôme, située quelque part entre ses côtes. Elle sentait encore l'empreinte des mains de Kaelen sur sa taille, cette chaleur ferme qui l'avait guidée à travers les dangers, avant de la pousser dans le vide. L'odeur de Kaelen — un mélange de papier ancien, de pluie de métal et de cette note musquée, sauvage, qu'il ne portait que lorsqu'il l'embrassait — flottait encore dans les replis de sa mémoire. Elle l'inspirait malgré elle, et chaque bouffée était un coup de poignard.

L'hérésie.

Ils l'avaient appelée ainsi. Mais l'hérésie n'était pas d'avoir défié la simulation. C'était d'avoir cru qu'un cœur humain pouvait battre plus fort qu'un algorithme d'État.

— Tu es une survivante, Isolde, murmura-t-elle, sa propre voix lui paraissant étrangère, rauque, brisée. Et les survivantes n'ont pas besoin de fantômes.

Mais le fantôme de Kaelen était partout. Dans le battement trop rapide de son poulx, dans le froid qui lui mordait la peau là où il l'avait touchée pour la dernière fois. Elle ferma les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes, cherchant une douleur réelle, physique, pour faire taire l'agonie de son âme. Elle voulait haïr Kaelen. Elle devait le haïr. C'était son seul ancrage. S'il n'était plus l'homme qu'elle aimait, il serait le monstre qu'elle détruirait.

À trois kilomètres de là, dans les appartements feutrés du Haut Conseil, Kaelen fixait une coupe de cristal remplie d'un liquide ambré qu'il n'avait pas goûté.

La pièce était somptueuse. Les murs étaient tapissés de soie numérique projetant des paysages de l'Ancien Monde, des forêts baignées de brume et des ciels d'un bleu impossible. C'était le prix de sa trahison. Il avait reçu les honneurs, la promotion, la sécurité. Il était le héros qui avait démasqué l'Hérétique tout en « sauvant » une innocente égarée.

Le succès était une cendre froide dans sa bouche.

Il regarda ses mains. Les entailles qu'il s'était infligées dans la ruelle commençaient à cicatriser sous l'effet des baumes régénérants, mais la sensation du sang chaud contre sa peau refusait de le quitter.

— Vous avez l'air d'un homme qui vient de perdre une guerre, Kaelen, pas de celui qui l'a gagnée.

Kaelen ne se retourna pas. Il reconnut la voix traînante d'Elias, son supérieur, l'homme qui tirait les fils de la simulation.

— La victoire est fatigante, répondit Kaelen, sa voix dépourvue de toute émotion.

— La fille est en sécurité. Comme vous l'aviez exigé. Elle sera réintégrée dans le Secteur 4 après son « reconditionnement ». Elle vous détestera, bien sûr. C'est le prix pour qu'elle reste en vie.

Kaelen brisa la coupe dans sa main. Le cristal vola en éclats, le liquide se répandant sur le tapis comme du sang doré. Il se tourna vers Elias, les yeux injectés de sang, une lueur sauvage qu'aucun algorithme ne pouvait prévoir.

— Vous avez ce que vous vouliez, Elias. J'ai brisé la seule chose qui était réelle dans ce monde de plastique. Ne venez pas me demander de sourire pour les caméras.

Elias sourit, un mouvement de lèvres dépourvu de chaleur.

— Le sacrifice est la base de l'ordre, mon cher. Vous êtes maintenant un pilier de cet ordre. Profitez de votre solitude. Elle est le privilège des dieux.

Elias quitta la pièce, laissant Kaelen face à son reflet dans la baie vitrée. Il ne voyait pas un dieu. Il voyait un cadavre en costume de cérémonie.

Le manque d'Isolde le frappa alors, une vague de fond qui le fit chanceler. Ce n'était pas seulement son visage, ou le son de son rire qui s'éteignait toujours trop vite. C'était le vide sensoriel. L'absence de son odeur de vanille et de vieux livres, le manque de la pression de son épaule contre la sienne lorsqu'ils marchaient dans le noir. Sans elle, l'air semblait trop rare, trop filtré.

Il s'approcha de la vitre et posa son front contre la surface froide.

— Pardonne-moi, murmura-t-il contre le verre.

Mais il savait qu'elle ne pardonnerait jamais. Il l'avait condamnée à la haine pour lui éviter la mort, et maintenant, cette haine était le seul lien qui les unissait encore. C'était une torture plus raffinée que n'importe quel interrogatoire de la Citadelle.

Isolde se leva. Ses mouvements étaient saccadés, comme ceux d'une poupée dont les fils avaient été coupés puis recousus à la hâte.

Elle s'approcha de la porte blindée. Elle savait que les gardes l'observaient via les capteurs thermiques. Elle s'en moquait. Elle commença à gratter le métal de la paroi avec une pièce de monnaie qu'elle avait réussi à dissimuler dans sa manche.

Scratch. Scratch. Scratch.

Un rythme obsessionnel.

Elle n'écrivait pas son nom. Elle n'écrivait pas de message d'adieu. Elle gravait un symbole qu'ils avaient trouvé ensemble dans les archives interdites : une spirale brisée. Le signe de ceux qui ne reviennent jamais.

Chaque mouvement de son bras réveillait la douleur dans son épaule, une vieille blessure de leur fuite dans les tunnels. Kaelen l'avait portée sur son dos pendant un kilomètre ce jour-là. Elle se souvenait de la vibration de sa voix contre ses omoplates alors qu'il lui chuchotait qu'ils y arriveraient.

Le souvenir était une brûlure au fer rouge.

— Tu n'existes plus, Kaelen, cracha-t-elle dans le noir. Tu n'es qu'une erreur du système que je vais effacer.

Mais son corps trahissait ses paroles. Ses jambes fléchirent et elle se laissa glisser contre le mur, son visage enfoui dans ses mains. Elle pouvait encore sentir la rugosité de sa barbe contre sa joue, le goût de ses lèvres au goût de peur et de promesse.

Le manque devint une nausée physique. Elle eut envie de vomir son propre cœur. Comment pouvait-on avoir mal à ce point pour quelqu'un que l'on souhaitait voir mort ?

La solitude n'était pas un espace vide. C'était une pièce remplie des débris d'un futur qui n'aurait jamais lieu. Elle voyait les matins qu'ils ne partageraient pas, les livres qu'ils ne liraient pas ensemble, les enfants qu'ils n'auraient jamais dans ce monde en ruines.

Elle réalisa alors la cruauté ultime du geste de Kaelen. En la sauvant de l'échafaud, il l'avait enfermée dans une prison sans barreaux : celle d'une vie qui n'avait plus aucun sens. Elle était libre de respirer, mais l'air était empoisonné par son absence.

Kaelen sortit sur le balcon. La cité de l'Azur s'étendait sous ses pieds, une mer de néons et de perfection géométrique. Des millions de personnes vivaient là, bercées par la simulation, ignorantes de la fragilité de leur univers.

Il aurait dû se sentir puissant. Il avait les codes, les accès, la reconnaissance.

Au lieu de cela, il se sentait minuscule.

Il sortit de sa poche un petit objet : un ruban bleu qu'Isolde portait dans ses cheveux

le soir de leur rencontre. Il le porta à ses narines. L'odeur s'était presque évaporée, mais il restait une trace, un écho de ce qu'elle était avant que la peur ne devienne leur seule compagne.

— On a réussi, Isolde, dit-il au vent qui sifflait entre les tours. On a survécu.

Il ferma les yeux, et pour une seconde, il crut sentir une main frôler la sienne. Un frisson parcourut son échine, une décharge électrique qui fit battre son cœur à s'en rompre les veines.

Mais quand il ouvrit les yeux, il n'y avait que l'acier froid du garde-corps et l'immensité vide de la ville.

La réalisation s'abattit sur lui, brutale, définitive : la victoire sans elle n'était qu'une forme plus lente de suicide. Il avait sauvé sa vie, mais il avait tué tout ce qui la rendait digne d'être vécue.

Il comprit alors qu'ils étaient tous deux descendus dans les abîmes. Elle, dans la cellule de sa haine. Lui, dans la cellule de sa gloire.

Séparés par des murs de trahison et des kilomètres de béton, ils partageaient pourtant la même agonie. Un lien invisible, tressé de douleur et de manque, continuait de vibrer entre eux, plus solide que n'importe quel sceau.

Isolde, dans sa cellule, cessa de gratter le mur. Elle posa sa main à plat contre le métal froid.

Kaelen, sur son balcon, serra le ruban jusqu'à ce que ses jointures blanchissent.

À cet instant précis, à travers la distance et le désespoir, leurs cœurs battirent à l'unisson une dernière fois, avant que l'obscurité ne les engloutisse tout à fait.

La Grande Rupture était consommée. Mais dans les profondeurs de l'abîme, l'hérésie ne faisait que commencer à germer. Car si l'amour les avait brisés, la douleur, elle, allait les rendre invincibles.

Elle allait sortir. Et elle le tuerait.

Il allait l'attendre. Et il la laisserait faire.

C'était la seule fin que la simulation n'avait pas prévue.

Chapitre 13

Le Sacrifice de l'Azur

L'air avait ce goût métallique des fins de monde programmées. Une odeur d'ozone et de plastique brûlé qui collait à la gorge, le parfum typique d'une purge imminente dans le secteur de l'Azur.

Isolde était agenouillée sur le disque de verre de la Place des Échos. Ses mains, autrefois si agiles pour manipuler les codes de la dissidence, étaient enserrées dans des menottes de lumière solide qui lui brûlaient les poignets à chaque battement de cœur. Elle ne sentait plus ses doigts. Elle ne sentait plus que la morsure du froid chirurgical qui descendait des hautes tours de la Citadelle.

Au-dessus d'elle, le ciel de la simulation glitchait nerveusement, passant d'un bleu cobalt parfait à un gris cendre de vieux moniteur.

Et là, sur le balcon de surplomb, il y avait Kaelen.

Il n'avait jamais été aussi beau. C'était insultant. Son uniforme d'Archonte, d'un blanc immaculé, contrastait avec le désastre de sa propre silhouette, couverte de poussière et de sang séché. Il tenait son sceptre de fonction comme une arme, ou peut-être comme une béquille. De là où elle était, Isolde pouvait voir l'éclat froid de ses yeux. Le Sceau de l'Azur brillait sur son front, signe de sa loyauté absolue au Système.

— T'as une sale gueule pour une martyre, lança-t-il.

Sa voix, amplifiée par les drones de retransmission, résonna dans toute la place, mais

Isolde y décela la fêlure que les citoyens, en bas, prenaient pour de l'autorité.

Elle cracha un filet de sang sur le verre.

— Et toi, t'as l'air d'un automate bien huilé. Ils ont fini de te lobotomiser ou il reste un morceau de toi qui se souvient du goût de ma peau ?

Le silence qui suivit fut plus lourd que le béton de sa cellule. Kaelen descendit les marches du podium, lentement, chaque pas résonnant comme un glas. Les Sentinelles, des colosses de métal et de données, s'écartèrent pour le laisser passer. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle.

Elle sentit son odeur. Cèdre et électricité statique. Une odeur qui, dans une autre vie, signifiait la sécurité. Aujourd'hui, elle ne sentait que la trahison.

— L'exécution est prévue pour dans trois minutes, murmura-t-il en se penchant vers elle. La Dissolution Totale. Ils ne laisseront même pas un octet de ton souvenir dans la base de données.

— Fais-le alors, répondit-elle, le regard brûlant de haine. Appuie sur le bouton. Efface-moi. Mais sache qu'on ne supprime pas une hérésie en tuant l'hérétique. On la grave dans le marbre.

Kaelen posa une main sur son épaule. Le contact était électrique. À travers le tissu déchiré de sa chemise, la chaleur de sa paume semblait vouloir incendier ses nerfs. C'était un geste de bourreau. Ou d'amant.

— Tu n'as jamais été douée pour la fermer, Isolde.

— Et toi pour choisir ton camp.

Il plongea son regard dans le sien. À cet instant, l'illusion de la "gloire" s'effondra. Sous le masque de l'Archonte, Isolde vit l'homme qui, trois mois plus tôt, lui jurait qu'ils s'enfuiraient au-delà du Mur des Codes. Ses yeux n'étaient plus bleus comme

l'Azur, ils étaient sombres, hantés, dévastés par une décision que le système n'avait pas vu venir.

— Le Sceau... murmura-t-il si bas que seuls les micros de contact d'Isolde captèrent le son. Le Sceau ne peut être rompu que par un sacrifice symétrique.

Isolde fronça les sourcils.

— De quoi tu parles ? Kaelen, qu'est-ce que tu fabriques ?

Il se redressa, faisant face à la foule invisible de la simulation, aux millions d'yeux connectés à ce flux. Il leva son sceptre.

— Citoyens de l'Azur ! rugit-il. Voici la fin de l'Hérésie. Voici le prix de la trahison.

Il saisit le ruban qu'il portait au poignet — celui qu'Isolde lui avait donné dans les bas-fonds — et l'enroula autour du Sceau incrusté dans son sceptre. Un signal d'alerte commença à strider dans l'air. Un son strident, une alarme système qui indiquait une corruption de donnée majeure.

— Kaelen, arrête, souffla Isolde, comprenant soudain. Tu vas te faire purger avec moi.

Il ne la regarda pas. Il regardait l'horizon pixelisé.

— On ne peut pas te sauver, Isolde. Pas dans ce monde-ci. Mais je peux réécrire la fin.

D'un geste brusque, il retourna le sceptre et le planta, non pas dans le cœur d'Isolde, mais dans le disque de verre, à l'endroit exact où les lignes de code de la plateforme convergeaient. L'impact créa une onde de choc qui fit vaciller les tours alentour.

Le système hurla. Les Sentinelles se figèrent, leurs optiques passant au rouge sang.

— Transfert de charge initié, annonça une voix synthétique et dépourvue d'émotion.
Cible originale : Isolde-01. Nouvelle cible détectée : Archonte-Kaelen.

— Non ! cria Isolde.

Elle tenta de se jeter vers lui, mais les menottes de lumière la clouèrent au sol. Kaelen s'écroula à genoux devant elle. Le Sceau sur son front commençait à se craqueler, laissant échapper une lumière blanche aveuglante. Son corps, ses données, sa vie, tout était aspiré par le script de l'exécution qu'il venait de détourner sur lui-même.

Il posa sa main sur le visage d'Isolde. Ses doigts tremblaient. Sa peau commençait à se dématérialiser, laissant entrevoir des filaments de code doré.

— Pourquoi ? hoqueta-t-elle, les larmes brûlant ses joues. Je devais te tuer. C'était le plan. On devait se détester jusqu'au bout.

— Trop cliché pour nous, répondit-il avec un sourire douloureux, un sourire qui lui appartenait enfin. Et puis... j'ai toujours préféré te voir en colère qu'éteinte.

La douleur qu'il ressentait devait être inimaginable. La Dissolution Totale n'était pas une mort rapide ; c'était un dépeçage numérique, neurone par neurone, bit par bit.

— Sors d'ici, Isolde, haleta-t-il. Le tunnel de sortie s'ouvre sous la plateforme. J'ai injecté le virus dans le protocole de sécurité. Tu as dix secondes avant que le système ne reboot.

— Je ne pars pas sans toi.

— Il n'y a plus de "moi". Je suis déjà du bruit blanc.

Il attrapa sa main, la forçant à toucher son Sceau brisé. L'énergie était brûlante, sensorielle, presque charnelle. C'était le dernier frôlement, le dernier échange de données entre deux âmes qui n'auraient jamais dû se rencontrer dans une machine

aussi froide.

— Tue-les tous, Isolde, murmura-t-il à son oreille, sa voix n'étant plus qu'un grésillement. Pour moi. Pour nous.

Un éclair d'azur déchira la place. Une explosion silencieuse qui projeta Isolde en arrière.

Quand elle rouvrit les yeux, la plateforme était vide. Le sceptre était brisé en deux, gisant sur le verre fumant. Kaelen n'était plus là. Il ne restait de lui que le ruban, noirci par l'éclair, qui flottait doucement avant de retomber à ses pieds.

Les menottes s'étaient dissipées. Le tunnel de sortie, une brèche sombre dans la structure de la réalité, oscillait à quelques mètres.

Isolde se releva, les jambes flageolantes, le cœur serré dans un étau plus solide que n'importe quelle cellule. Elle ramassa le ruban. Elle ne sentait plus la haine. Elle ne sentait plus la vengeance. Elle sentait une puissance nouvelle, une rage froide et calculatrice qui coulait dans ses veines comme un poison divin.

Elle regarda la Citadelle, le trône vide de l'Archonte, et le ciel qui tentait désespérément de redevenir bleu.

Kaelen avait fait son sacrifice. Il lui avait offert la survie. Elle allait lui offrir un apocalypse.

— La simulation n'avait pas prévu ça, dit-elle pour elle-même, sa voix désormais aussi tranchante qu'une lame de code.

Elle ne pleura pas. Elle n'avait plus le temps pour les larmes. Elle s'engouffra dans l'obscurité du tunnel, le ruban de Kaelen noué autour du poing.

L'hérésie ne faisait pas que germer. Elle venait de dévorer le soleil. Et dans l'ombre de l'Azur, Isolde était devenue l'invincible erreur du système.

Chapitre 14

La Réconciliation des Âmes

****CHAPITRE : LA RÉCONCILIATION DES ÂMES****

L'obscurité des tunnels n'était pas un vide, c'était une matière. Une mélasse de bitume et de données corrompues qui collait à la peau d'Isolde. Elle progressait, le poing serré sur le ruban de Kaelen, sentant le froid de l'acier de ses dagues contre ses cuisses. Chaque pas résonnait comme un décompte avant la fin du monde. Elle était l'erreur, la faille, le virus qui allait faire s'effondrer la Citadelle.

Mais au fond de sa cage thoracique, là où le code de l'Azur n'avait plus de prise, quelque chose hurlait encore son nom.

Un bruit. Un frottement de tissu contre la pierre humide.

Isolde se figea, ses sens aiguisés par une paranoïa électrique. L'odeur la frappa avant l'image. Ce n'était pas l'ozone stérile des laboratoires de l'Archonte, ni le soufre des bas-fonds. C'était une odeur de bois de santal, de sueur froide et de pluie de fer. Une odeur qu'elle aurait reconnue au milieu d'un brasier de serveurs.

— Tu marches trop bruyamment pour une fugitive, Isolde.

La voix était rauque, brisée, mais elle portait cette ironie tranchante qui l'avait toujours horripilée autant qu'elle l'avait séduite.

Isolde se retourna, sa dague déjà à mi-chemin de sa gaine. Dans la pénombre, une silhouette se détacha de l'angle d'un pilier de données. Kaelen.

Il tenait à peine debout. Sa chemise de soie noire était lacérée, révélant des marques de brûlures bleutées qui palpitaient sous sa peau — les cicatrices d'une déconnexion forcée. Il avait l'air d'un dieu déchu qui aurait mangé la poussière, mais ses yeux, ces yeux d'un gris d'orage, brûlaient d'une intensité qui fit chanceler Isolde.

— Tu devrais être mort, souffla-t-elle, sa voix oscillant entre la rage et le sanglot. J'ai vu le système t'effacer. J'ai senti ton signal s'éteindre.

Kaelen esquissa un sourire douloureux, s'avançant d'un pas chancelant.

— Le système est une machine, Isolde. Et je suis un bug particulièrement tenace. Tu devrais le savoir, c'est toi qui m'as appris à tricher.

Elle ne réfléchit pas. Elle se jeta sur lui. Pas pour l'embrasser, mais pour le frapper, ses poings martelant son torse avec une fureur désespérée.

— Espèce d'idiot ! Tu m'as laissé croire... j'allais tout brûler ! J'allais détruire l'Azur pour tes beaux yeux de martyr !

Kaelen encaissa les coups, ses mains se refermant sur les poignets d'Isolde pour la stopper. Il l'attira brusquement contre lui, l'écrasant contre son torse. La chaleur qui émanait de lui était réelle. Ce n'était pas une simulation tactile de l'Archonte, c'était la vie, brute, désordonnée, pulsante.

— Je sais, murmura-t-il contre son cou, respirant l'odeur de ses cheveux mêlée à la poussière de la Citadelle. Je t'ai menti. Sur la Clé, sur mon rang, sur ce que je savais de ton passé. Je voulais te protéger de la vérité, mais la vérité nous a rattrapés.

Isolde se redressa, ses yeux cherchant les siens dans le noir. La tension entre eux était électrique, un mélange de désir refoulé et de trahisons non digérées.

— Tu m'as cachée que tu étais le fils du Premier Codeur. Tu savais que ma lignée était celle des Hérétiques originels, et tu m'as laissée jouer l'aveugle.

— Parce que si tu savais qui tu étais, tu aurais cessé d'être toi-même, répliqua-t-il, ses doigts effleurant la mâchoire d'Isolde avec une douceur qui la fit frissonner. Tu aurais été une icône. Et moi, je ne voulais pas d'une sainte, Isolde. Je voulais la fille qui vole des fragments de réalité juste pour voir si le ciel peut saigner.

Il y eut un silence, lourd de tout ce qu'ils n'avaient pas dit pendant des mois de faux-semblants. Autour d'eux, les murs du tunnel semblaient vibrer, le code de l'Azur glitchant sous l'effet de leur proximité. Ils étaient deux pôles opposés créant un court-circuit dans la matrice.

— On est des monstres, Kaelen, dit-elle, sa voix plus douce, presque brisée. On est ce que le monde craint le plus. Deux erreurs qui s'aiment dans un univers parfait.

— Alors laissons-les avoir peur, répondit-il en réduisant la distance entre leurs lèvres.

Le baiser fut une collision. Ce n'était pas une réconciliation de contes de fées, c'était un pacte de sang. Isolde goûta le fer et le désespoir sur les lèvres de Kaelen. Ses mains s'égarèrent dans ses cheveux, le tirant vers elle comme s'il était l'unique ancre dans un monde qui se délitait. Il répondit avec une urgence sauvage, ses paumes brûlantes se glissant sous la veste d'Isolde, cherchant le contact de sa peau, vérifiant à chaque millimètre qu'elle était bien là, vivante, tangible.

C'était sensoriel, presque violent. Le frottement du cuir, le souffle court, le battement de leurs cœurs synchronisés sur un rythme que l'Archonte ne pourrait jamais coder. Dans cette étreinte, Isolde sentit les secrets de Kaelen se dissoudre contre elle. Ses mensonges n'étaient plus des barrières, mais les cicatrices d'une guerre qu'ils menaient désormais ensemble.

Il se recula d'un pouce, son front contre le sien, leurs souffles se mêlant dans l'air froid.

— Ils arrivent, Isolde. Les Sentinelles ont repéré mon retour. On a peut-être dix minutes avant que le secteur ne soit purgé.

Elle lâcha un rire court, un son piquant, plein de cette arrogance qu'il aimait tant.
— Dix minutes ? C'est plus qu'il n'en faut pour réécrire l'enfer.

Elle lui tendit le ruban bleu qu'elle avait gardé, le symbole de son deuil prématuré. Il le prit, le noua autour de son propre poignet, un lien indéfectible entre deux parias.

— Tu me pardonnes ? demanda-t-il, son regard cherchant une dernière fois la validation dans les prunelles de la jeune femme.

Isolde posa sa main sur son cœur, là où la Rage s'était transformée en quelque chose de plus vaste, de plus pur.

— Je ne pardonne pas, Kaelen. J'accepte. On est les amants de l'hérésie. Le pardon, c'est pour ceux qui espèrent encore aller au paradis. Nous... nous allons simplement reprendre ce qui nous appartient.

Elle s'écarta de lui, dégainant ses deux dagues. L'éclat de l'acier reflétait la lumière erratique des circuits du tunnel. Elle n'était plus la jeune femme brisée du début de la fuite. Elle était une arme. Et Kaelen, se redressant malgré la douleur, ramassant un fusil à impulsion abandonné, était son binôme parfait.

— Quel est le plan ? demanda-t-il avec un sourire carnassier.

Isolde regarda vers le haut, là où, loin au-dessus des couches de béton et de data, le trône de l'Archonte attendait.

— On ne s'échappe plus, Kaelen. On sature le système. On va leur offrir l'apocalypse qu'ils ont si peur d'imaginer.

La tension était à son comble. Le sol commença à trembler, signe que les protocoles

de suppression étaient activés. Mais ils ne fuiraient plus l'un de l'autre. Leurs secrets étaient leurs munitions. Leur amour était le virus.

Ils s'élancèrent ensemble dans les profondeurs, deux ombres unies, une erreur invincible dans un monde trop parfait. L'Azur pouvait bien s'effondrer, tant qu'ils tombaient ensemble, la chute n'était qu'une autre forme de liberté.

Chapitre 15

L'Aube des Exilés

L'air avait le goût de l'ozone et du sang métallique. Dans les entrailles du Secteur Zéro, là où les circuits de l'Azur palpitaient comme les veines d'un dieu agonisant, le silence n'existait plus. Il y avait ce bourdonnement strident, cette fréquence de distorsion qu'Isolde avait injectée dans le réseau, un virus né de ses propres larmes et de sa rage froide.

Elle sentit la main de Kaelen glisser contre la sienne. Sa peau était poisseuse, marquée par la suie et l'effort, mais la chaleur qui s'en dégageait était la seule chose réelle dans ce décor de verre et de pixels.

— Le système essaie de nous digérer, murmura Kaelen, sa voix éraillée par la fumée. Tu sens ça ? Les protocoles de purge. C'est comme si l'architecture même de la ville avait la nausée.

Isolde serra les doigts sur le métal froid de son interface portable.

— Qu'ils vomissent, alors. On n'est pas là pour être polis, Kaelen. On est là pour arracher le Sceau.

Ils progressaient dans le couloir de maintenance menant à la Chambre de Résonance. Au-dessus d'eux, le plafond transparent laissait voir les niveaux supérieurs de l'Académie : des flèches d'argent, des jardins suspendus baignés d'une lumière bleue artificielle, parfaite, éternelle. Un monde de privilèges où ils n'étaient plus que des fantômes, des anomalies à effacer.

Isolde s'arrêta un instant, le regard perdu vers ces hauteurs qu'elle avait tant

convoitées. Elle se souvint de l'odeur du papier glacé des diplômes, du parfum stérile des salles de conférence, et de cette ambition qui lui rongait les entrailles, autrefois. Aujourd'hui, tout cela lui paraissait aussi vain qu'une projection holographique en plein soleil.

— Tu penses à ce qu'on laisse derrière nous ? demanda Kaelen, ses yeux d'un ambre sombre scrutant son visage.

— Je pense à la fille qui croyait que l'Azur était le paradis, répondit-elle avec un sourire en coin, amer et piquant. Elle était d'un ennui mortel, tu ne trouves pas ?

Kaelen la rapprocha de lui, l'espace d'une seconde, son front contre le sien. L'odeur de la poudre et de la sueur se mêlait à celle, plus subtile, de la peau d'Isolde — une note de jasmin fané qui persistait malgré le chaos.

— Je préfère l'hérétique, dit-il. Elle a beaucoup plus de répondant.

Un tremblement violent secoua les fondations. Une alarme stridente, la voix de l'Archonte, résonna dans les conduits : *« Anomalie détectée. Unités 01 et 02, votre existence est révoquée. Réintégrez vos cellules pour traitement ou soyez dissous. »*

— « Dissous », releva Isolde en reprenant sa course. Très poétique pour une intelligence artificielle.

Ils atteignirent enfin le cœur. La Chambre de Résonance était une sphère de lumière d'un bleu insoutenable. Au centre, le Sceau de l'Azur flottait, un prisme de données pures qui régulaient la vie, la mort et la pensée de chaque citoyen de l'enclave. C'était la source de toute gloire, et la prison de toute âme.

Devant eux, une silhouette holographique se matérialisa. L'Archonte. Son visage était une moyenne statistique de la beauté humaine, dénué de toute ride, de tout défaut.

— Isolde. Kaelen. Pourquoi choisir la cendre quand on vous offre le diamant ? La voix était une caresse glaciale. L'Académie est prête à oublier vos... écarts. Le Sceau peut être réécrit pour vous inclure au sommet. Vous pourriez diriger ce monde.

Kaelen rit, un son sec qui trancha le silence électrisé.

— Diriger quoi ? Un cimetière de gens qui sourient sur commande ? J'ai passé ma vie à nettoyer les coulisses de votre perfection, Archonte. C'est dégueulasse là-dessous.

L'Archonte tourna ses yeux sans pupilles vers Isolde.

— Et toi, ma petite prodige ? Tu as sacrifié ta famille, ton confort, ton futur. Pour quoi ? Pour un fugitif dont la durée de vie est estimée à moins de six mois hors des murs ?

Isolde s'avança. Elle sentait le virus gronder dans ses neurones, prêt à être libéré. Chaque pas était une libération. Elle ne voyait plus l'Archonte. Elle voyait Kaelen, les cicatrices sur ses mains, la façon dont il la regardait quand il pensait qu'elle ne le voyait pas. Elle voyait la vie, la vraie, celle qui saigne et qui pue et qui aime sans permission.

— Je ne sacrifie rien, dit-elle, sa voix vibrant d'une autorité nouvelle. J'échange un mensonge confortable contre une vérité qui gratte. Et pour ce qui est de Kaelen... six mois avec lui valent mieux qu'une éternité avec toi.

Elle connecta son interface au socle du Sceau.

— **Overdrive**, murmura-t-elle.

Le monde explosa en une symphonie de parasites. Les écrans de l'Académie virèrent au noir, puis au rouge. La lumière bleue, si pure, commença à se fracturer comme de la glace sous un marteau de forge. Des cris de panique filtrèrent des étages supérieurs, le son lointain d'une utopie qui s'effondrait.

— C'est fait, souffla-t-elle, alors que le système s'effaçait.

Le Sceau s'éteignit. L'obscurité totale envahit la salle, seulement rompue par les étincelles des consoles grillées.

Kaelen l'attrapa par la taille et l'entraîna vers la sortie de secours, un tunnel de service menant aux Terres Extérieures, au-delà des dômes protecteurs. Ils coururent dans les décombres, évitant les drones de sécurité dont les circuits grillaient les uns après les autres.

Lorsqu'ils atteignirent la porte blindée finale, celle qui séparait la civilisation du chaos sauvage, Kaelen hésita. Il posa la main sur le levier de décompression.

— Une fois qu'on aura passé ça, Isolde, il n'y aura plus de banques de données. Plus de synthétiseurs de nourriture. Plus de sécurité. Juste la boue, le vent, et les autres exilés. Tu es sûre ?

Isolde posa sa main sur la sienne. Elle sentait son propre cœur battre la chamade, une sensation sauvage, presque animale. Elle n'avait jamais été aussi vivante.

— On va être terriblement mauvais pour survivre dans la boue, sourit-elle.

— On va être une catastrophe, acquiesça-t-il avec une lueur de défi dans les yeux.

Il abaissa le levier.

Le sas s'ouvrit dans un sifflement pneumatique. Un vent violent, chargé d'odeurs inconnues — terre humide, pins brûlés, air raréfié — s'engouffra dans le tunnel. C'était une gifle sensorielle après des années d'air filtré et parfumé.

Ils sortirent sur une corniche de roche grise. Derrière eux, la cité de l'Azur n'était plus qu'une silhouette sombre, ses lumières vacillantes comme les derniers spasmes d'une méduse échouée.

Devant eux, l'horizon s'embrasait.

Ce n'était pas le bleu chirurgical de l'Académie. C'était une aube sale, magnifique, un mélange d'orange brûlé, de violet profond et de gris perle. Un ciel qui n'avait pas été programmé.

Kaelen s'assit au bord du précipice, les jambes ballantes au-dessus du vide, et sortit une flasque de métal de sa veste. Il en but une gorgée et la tendit à Isolde.

— Bienvenue chez les parias, ma belle.

Isolde prit la flasque, grimaça à la brûlure de l'alcool de contrebande qui lui décapait la gorge, et s'installa contre lui. Elle appuya sa tête sur son épaule. Le tissu de sa veste était rude, mais c'était le meilleur oreiller du monde.

— On fait quoi maintenant ? demanda-t-elle.

Kaelen passa un bras autour de ses épaules, l'attirant contre lui pour la protéger du vent froid de l'aube. Il regarda l'immensité sauvage qui s'étendait à leurs pieds, un monde non cartographié, dangereux et libre.

— Ce qu'on veut, Isolde. Pour la première fois de l'histoire, on va faire exactement ce qu'on veut.

Elle ferma les yeux, savourant le silence de sa propre tête, libérée du Sceau. Elle sentait le souffle de Kaelen contre sa tempe, le frisson de ses propres doigts qui s'engourdisaient sous le froid, et la promesse de l'incertitude.

Ils étaient les amants de l'hérésie, les exilés d'un paradis de plastique. Ils n'avaient plus de nom, plus de rang, plus de fortune. Ils n'avaient que cet instant, ce vent, et cet amour qui était devenu leur seul code source.

L'aube se levait sur les ruines de leur ancienne vie, et pour Isolde, la lumière n'avait jamais été aussi belle. Elle ne cherchait plus la perfection. Elle avait trouvé la liberté, et elle avait le goût d'un baiser salé sur une terre de poussière.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Sceau de l'Azur : Les Amants de l'Hérésie"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)